


BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
B
237
NAPOLI



ŒUVRES

COMPLETES

DE SAINT-MARC.

TOME II.



OEUVRES

COMPLÈTES

DE SAINT-MARC.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME SECOND.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE.

M. DCC LXXXVIII.

AVANT-PROPOS.

Le desir de voir sur le théâtre la pompe et les usages si respectables de la chevalerie, sans aucun mélange fabuleux, a fait naître l'idée de cet ouvrage. Pourquoi le théâtre de l'opéra, où tous les arts agréables s'appellent et s'unissent pour flatter, pour enchanter l'imagination, les sens et l'esprit, et même pour intéresser le cœur, ne seroit-il point aussi l'école des mœurs et de la raison?

J'ai donc voulu rappeler ces jours où les noms sacrés d'honneur et de patrie alloient retentir dans les cœurs des chevaliers, où les souverains les plus puissans croyoient moins honorer les chevaliers que s'honorer eux-mêmes en desirant un titre si glorieux; où la foiblesse opprimée, où la vertu et la

gloire offensées voyoient accourir de toutes parts des héros jaloux de les servir et de les venger ; où l'ambition de mériter une préférence si flatteuse, et la noble crainte de compromettre le sang, l'amitié et l'amour donnoient une nouvelle force aux vertus des deux sexes.

J'ai voulu rappeler ces jours, peut-être trop oubliés, où les premières instructions données à la jeune noblesse étoient des leçons d'amour et de respect pour les dames, de dévouement à sa religion, à sa patrie, à son souverain, et de courage, de franchise et d'humanité. Tels furent les principes de la chevalerie. Ce n'étoit qu'après avoir donné des preuves éclatantes et réitérées des vertus qui formoient la base de cette école de l'héroïſme, qu'un noble osoit se présenter pour être admis au rang de chevalier, qu'il osoit aspirer au bonheur plus doux de plaire

à un sexe adorable pour qui la gloire et la vertu réunies étoient le premier charme. Quelle source d'émulation ! Combien de regrets doit donner aux âmes sensibles et élevées la chute d'une institution si respectable dans ses principes, et si heureuse dans ses suites !

Lorsque j'ai osé espérer quelque succès de cet ouvrage, c'est sur le choix du sujet que j'avois fondé principalement mon espérance. Pouvois-je m'en défendre dans cette ivresse qu'il est si naturel de ressentir en parlant de sa nation, en lui parlant d'elle-même, en lui rappelant ses vertus, ses agrémens, en lui rappelant l'estime qu'elle se doit? En effet, remettre les tems de la chevalerie sous les yeux de la nation françoise, c'est sans doute lui retracer son attachement à ses devoirs, à son roi, à sa patrie; c'est intéresser une nation aussi généreuse que guerrière par

l'image de ses triomphes ; c'est intéresser la nation la plus aimable par le tableau de cette galanterie héroïque qui l'a toujours caractérisée.

O nation charmante ! ô toi qui, dans les doux loisirs de la paix, plais et plairas toujours par la bonté, l'esprit et les graces ! ô toi qu'on voit souffrir si gaîment, comme triompher si généreusement dans les horreurs de la guerre ! ô nation qu'il est si aisé, si flatteur de gouverner ! daigne recevoir un hommage que te rend même souvent un peuple dont la rivalité et la politique ne peuvent du moins t'arracher l'estime, lorſque des François, des enfans dénaturés de la patrie, cherchent sans cesse à te dégrader ! Garde-toi bien du malheur affreux de les croire pleinement ces détracteurs impies. Non, quelques momens de sommeil n'ont jamais pu que suspendre en toi les effets de ce caractère distinctif et

de ces vertus dont la Nature t'a constamment douée. Enfans et héros de la patrie, ô vous Duguesclin et Baïard, ouí, vous trouveriez dans cette patrie qui vous fut si chère ces mêmes vertus qui l'honorèrent en vous, et dont elle vous avoit offert de brillans modèles dans tous les âges; vous vous applaudiriez en connoissant combien les François ont approfondi l'art cruel, mais nécessaire, qui a fait votre gloire, en les voyant instruire l'univers par des ouvrages de tous les genres, et lui offrir des modèles dans tous les arts agréables qui font la consolation et le charme de la vie.

Si je n'ai pas entièrement surmonté les difficultés que m'offroient le genre et la simplicité du sujet d'Adèle, du moins n'ai-je certainement rien négligé pour y parvenir. Aussi ai-je eu la satisfaction de voir cet ouvrage mis en ballet pantomime qui a fait

très long-tems les plaisirs de la Cour de Vienne, de celle de Milan, et d'autres Cours d'Italie. Aussi, malgré les défauts du poëme, à sa première mise, ai-je recueilli dès-lors un prix bien doux de mes soins, l'indulgence et les applaudissemens du public qui, à la reprise de cet opéra, trois ans après, a paru heureusement s'appercevoir de mes efforts pour changer, et d'une manière avantageuse, tout ce qui avoit attiré sa critique, et ce qui m'avoit semblé ne pas être assez digne de son suffrage. Les changemens et les additions très considérables que présente cette édition ne peuvent, si je dois en croire un sentiment général, qu'ajouter au succès que l'ouvrage a déja obtenu.

ADÉLE
DE PONTHIEU.

PERSONNAGES
CHANTANS, OU DANSANS.

GUILLAUME III, *comte de Ponthieu.*
ADÈLE, *fille du comte.*
ALPHONSE D'EST, *chevalier italien.*
RAIMOND DE MAYENNE, *parent du comte, et simple écuyer.*
GÉRARD D'ALSACE, JOSSELIN DE MELUN, RENAUD DE SARCUS, } *vieux chevaliers, juges du camp.*
ROBERT DE FRANCE, *chevalier.*
CHEVALIERS.
ALIZE, BÉLINDE, } *dames d'Adèle.*
COUR DU COMTE.
UNE DAME DE LA COUR.
ÉCUYERS, PAGES.
ROI D'ARMES, HÉRAUTS, OFFICIERS des lices.
TROUBADOURS, MENÉTRIERS, JONGLEURS.
JEUNES GARÇONS, JEUNES FILLES du peuple.
PEUPLE, PASTRES.

La scène est à Abbeville.

ADÉLE DE PONTHIEU,

TRAGÉDIE LYRIQUE EN CINQ ACTES,

*donnée sur le théâtre de l'académie royale de musique, pour la première fois, le mardi premier décembre 1772, et remise, pour la première fois, le mardi cinq décembre 1775, avec la musique de messieurs de L***, et Berton surintendant de la musique de sa majesté, et administrateur général de l'académie royale de musique.*

Les très grands changemens faits à cet opéra exigeant une nouvelle musique, et ces messieurs, dont un est mort depuis, n'ayant point voulu travailler davantage pour le théâtre de l'opéra, monsieur Piccini a paru se charger avec plaisir de les remplacer de leur aveu.



Dessiné par Moreau le J.ne *Gravé par Gaucher de l'Acad. des Arts d'Angl. 1775.*

Regarde et Chéris ton vengeur.



ADÉLE DE PONTHIEU,

TRAGÉDIE LYRIQUE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre offre un jardin que terminent deux terrasses l'une sur l'autre.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADÈLE DE PONTHIEU.

ON me ravit à ce que j'aime !

On me contraint à promettre ma foi!
Sans pitié pour mes pleurs, mon trouble et mon effroi,
C'est un père adoré qui m'immole lui-même!

Comment renoncer, en ce jour,
A mon amant, à mon amour?
Je vais sous de fatales chaînes
Éprouver les rigueurs du sort.
Je vais donc attendre la mort
Entre les regrets et les peines.
Comment renoncer, en ce jour,
A mon amant, à mon amour?
Disparois, avenir funeste;
Laisse un voile épais sur mes yeux.
Soutiens, honneur impérieux,
Le peu de force qui me reste.
Je dois renoncer, en ce jour,
A mon amant, à mon amour.

SCÈNE II.

ADÈLE, RAIMOND DE MAYENNE.

RAIMOND.

AH ! jè vous perds, charmante Adèle !

ADÈLE.

Venez-vous ajouter encore à mes malheurs
Le spectacle de vos douleurs ?

RAIMOND.

Pardonnez aux transports d'une douleur nouvelle.
Alphonse vous enchaîne aujourd'hui sous ses lois ;
Il revient, et ce jour va combler ma misère.

ADÈLE.

Un étranger paroît, fier de quelques exploits,
Jaloux, sans songer à me plaire,
Trop vain pour consulter mon choix,
Avec la plus vive douleur.
Et c'est à vous, Raimond, à vous qu'on le préfère !

Animés par les mêmes feux

Dès l'aurore de notre vie,
Nous pensions qu'au gré de nos vœux,
L'hymen uniroit ses nœuds
Aux nœuds du sang qui nous lie.

O changement cruel! O fatal avenir!

RAIMOND.

Un autre va donc obtenir
Cette main que l'amour me rend toujours plus chère,
Que me refusa votre père!
Sa haine pour le mien a dicté ses refus;
Mais nos feux mutuels ne lui sont pas connus.
Si vous aviez voulu par un aveu sincère...

ADÈLE.

J'aurois encor sur vous attiré sa colère.

RAIMOND.

Peut-être que vos yeux l'auroient vu s'attendrir.

ADÈLE.

Vous ne l'espérez pas, et je ne puis le croire.

RAIMOND.

Il faut donc m'immoler pour vous, pour votre gloire,
Et je vais loin de vous soupirer et mourir.

ADÈLE,

avec dignité.

Ne vous reste-t-il pas des devoirs à remplir?

Allez servir mon espérance;
L'amour vous en prescrit la loi.
Vous deviez vos jours à la France
Avant que de vivre pour moi.
La gloire aux combats vous appelle;
Cueillez la palme des guerriers.
Ma douleur sera moins cruelle,
Quand je compterai vos lauriers.

RAIMOND.

Quel mélange enchanteur de force et de tendresse!
Quelle amante je perds! Mais, quand l'amour m'en presse,
Je dois vivre et mourir digne de votre cœur.

J'entends la plaintive Syrie,
Et le jeune Louis appeler ma valeur.
Aux derniers momens de ma vie,
Mes pleurs seront pour vous, mes vœux pour la patrie;
J'aurai satisfait à l'honneur.

ADÈLE.

Daigne le Ciel qui soutient mon courage
Vous sauver des périls où ma voix vous engage !
Mais songez qu'aujourd'hui le devoir rigoureux
Impose à notre amour un éternel silence.

RAIMOND.

Songez que c'est l'instant de nos derniers adieux.

ADÈLE.

Que n'est-il le témoin de votre indifférence !
Mon cœur seroit moins malheureux.

RAIMOND.

Rien n'affoiblira ma constance ;
Non rien ; ni le tems, ni l'absence,
Ni même votre oubli, si je l'éprouve un jour.
Par-tout mes soupirs et mes larmes
Diront le pouvoir de vos charmes.
L'amant qui peut changer n'a point connu l'amour.

ADÈLE.

On vient. C'est mon tyran. O funeste retour !

SCÈNE III.

ADÈLE, RAIMOND, LE COMTE DE PONTHIEU, ALPHONSE D'EST, COUR DU COMTE.

Le comte de Ponthieu et Alphonse, accompagnés de toute la Cour, arrivent par les terrasses.

LE COMTE,
présentant Alphonse à Adèle.

MA fille, il faut hâter le bonheur où j'aspire.
Alphonse doit se voir aujourd'hui votre époux,
Et ma Cour vient auprès de vous
Signaler des transports que votre hymen inspire.

ALPHONSE,
à Adèle.

Puissiez-vous remplir mon espoir,
Et partager l'amour dont je sens la puissance!

ADÈLE.

Je connois les lois du devoir;
Comptez sur mon obéissance.

LE COMTE.

Ce moment, cher à mes desirs,
Me plaît, m'intéresse, m'enchante.
Non, l'avenir ne me présente
Que le bonheur et les plaisirs.
On aime à voir la jeunesse
Que l'hymen et la tendresse
Vont combler de leurs douceurs,
Comme la jeune verdure
Qui promet à la Nature
Un tribut charmant de fleurs.

La Cour du comte rend hommage à Adèle.

QUATUOR.

LE COMTE, ALPHONSE.

Le sort couronne votre / mon attente.
Quel bien pour un cœur amoureux!
Qu'il est doux de former les nœuds
D'une félicité constante!

RAIMOND,

à part, et à un des côtés du théâtre.

Il n'est plus d'espoir pour mes vœux.

ADÈLE,

à part, et de l'autre côté du théâtre.

Combien l'avenir m'épouvante!

LE COMTE, ALPHONSE.

O jour heureux!

ADÈLE, RAIMOND.

O jour affreux!

LE COMTE, ALPHONSE.

Tout satisfait mon envie
Dans ce fortuné moment.

ADÈLE.

O Ciel, termine ma vie!

RAIMOND.

O mort, finis mon tourment!

LE CHŒUR.

Amour, que ces époux sont dignes de ta chaîne!
L'un fut toujours paré du laurier des vainqueurs;
L'autre se soumet tous les cœurs,
Et les enchante, ou les entraîne.

LE COMTE,

à Alphonse qui est auprès d'Adèle.

Mon fils, pour un moment cessez vos tendres soins.
Je veux vous parler sans témoins.

Aux dames.

Suivez, jeunes beautés, le penchant de votre âge;
Je vous invite aux jeux que je fais préparer.
Quelles fêtes, sans vous, pourroit-on célébrer?
C'est à vous qu'on en doit l'hommage,
Et c'est à vous à les parer.

Il sort avec Alphonse.

Les dames et les chevaliers prennent congé d'Adèle dans une danse générale.

LE CHŒUR.

Volons; le plaisir nous appelle;
Saisissons ses dons précieux.
Que tout retrace, dans nos jeux,
Notre bonheur, ou notre zèle.

Toute la Cour du comte sort.

SCÈNE IV.

ADÈLE, RAIMOND.

RAIMOND.

C'EN est donc fait !

ADÈLE.

Cédons sans murmurer.

RAIMOND.

Que vais-je devenir ?

ADÈLE.

Il faut nous séparer.

DUO.

RAIMOND.

Quoi ! vous m'ordonnez, inhumaine,
De fuir, et pour ne plus vous voir !

ADÈLE.

Ah ! douteriez-vous de ma peine,
Lorsque je m'immole au devoir ?

RAIMOND.

Devoir cruel, impitoyable !

ADÈLE.

Cédons au sort qui nous accable.

RAIMOND.

Quel moment affreux pour mon cœur!

ADÈLE.

C'est pour jamais qu'il nous sépare.

ENSEMBLE.

Désormais, ô destin barbare!
Il n'est plus pour moi de bonheur.

ADÈLE.

Allez sur les pas de la gloire
Pour charmer vos douleurs triompher chaque jour.

RAIMOND.

Que m'importera la victoire,
Si je ne puis offrir ses lauriers à l'amour?

ADÈLE.

Adieu. Suivez la gloire, et soyez-lui fidèle.

RAIMOND.

Adieu.

ADÈLE.

N'oubliez pas la malheureuse Adèle.

Raimond tombe aux pieds de la princesse, et baise sa main. Dans ce moment, qui est suivi de leur séparation précipitée par les deux côtés du theâtre, Alphonse paroît sur la terrasse la plus reculée, et du côté par lequel sort Raimond qu'il ne peut voir en face.

SCÈNE V.

ALPHONSE,

sur la terrasse la plus élevée, et après un instant d'anéantissement qui a suivi les divers mouvemens de surprise et de fureur, que l'action précédente lui a fait éprouver.

QUELLE honte pour moi! Dois-je en croire mes yeux?

Il descend les terrasses avec rapidité, et jette des regards furieux vers les deux côtés du théâtre, par où la princesse et Raimond viennent de sortir, et de s'éloigner.

Il m'évite! Elle fuit, et j'ai vu mon injure!
Mais quel mortel audacieux
Étoit aux pieds de la parjure?
Oui, je les punirai tous deux.
Perdons l'ingrate qui m'offense,
Qui trahit mon amour trop justement jaloux.
Toi, rival odieux, redoute ma vengeance;
Elle saura bientôt où diriger ses coups.

Suivons le transport qui m'entraîne.
La pitié parleroit en vain.
L'amour trahi n'écoute que la haine;
Comme elle il doit être inhumain.

Il sort du côté par lequel Adèle s'est éloignée.

Fin du premier acte.

ACTE II.

Le théâtre représente un sallon qui forme partie de l'appartement d'Adèle.

SCÈNE PREMIÈRE.

RAIMOND, ALIZE, BÉLINDE.

TRIO.

ALIZE, BÉLINDE.

VOUS résistez ! Sachez qu'Adèle
Vous défend de suivre ses pas.

RAIMOND.

L'honneur me conduit auprès d'elle.
L'honneur ne m'excuse-t-il pas ?

ALIZE.

Éloignez-vous.

RAIMOND.

Je puis l'attendre.

ALIZE, BÉLINDE.

Non, non; tout doit vous le défendre.
Braveriez-vous ses lois?

RAIMOND.

Cruelles, laissez-moi l'entendre
Pour la dernière fois.

ALIZE.

Rougissez de votre foiblesse.
Quand vous pourriez voir la princesse,
Quel seroit votre espoir?

RAIMOND.

Je ne sais; mais enfin je prétends la revoir.

C'est en vain que le sort contraire
S'obstine à me désespérer;
Je dois affronter sa colère;
Je dois chercher à m'éclairer.
Perçons un funeste mystère;
C'est un crime de différer.

Il va pour chercher Adèle qui paroît.

SCÈNE II.

ADÈLE, RAÏMOND, ALIZE, BÉLINDE.

Alize et Bélinde qui, à l'arrivée de la princesse, ont remonté au fond du théâtre, y restent pendant les scènes suivantes.

ADÈLE,
avec étonnement et fierté.

C'EST vous, Raimond ! Qui vous arrête,
Malgré mon ordre, en ce séjour?

RAIMOND.

Gardez-vous bien d'en soupçonner l'amour.
Au moment où chacun s'apprête
A célébrer une odieuse fête,
Je quittois une ingrate Cour.
Alphonse furieux s'avance,
Vers le prince étonné précipite ses pas,
Et votre nom, les mots d'outrage, de vengeance,
Sont tout ce qu'on entend de leurs sombres débats.
Ne pourriez-vous fixer mes cruelles alarmes ?

ADÈLE.

Fuyez loin de ces lieux.

RAIMOND.

Je vois couler vos larmes.
O Ciel ! O funeste moment !
Il est donc un nouveau tourment
Que je dois, ou souffrir, ou craindre !
Parlez.

ADÈLE.

Je ne le puis.

RAIMOND.

Cessez, cessez de feindre.
Ne m'aimeriez-vous plus ? Qu'ai-je dit ? Pardonnez.

ADÈLE.

Vous connoissez mon cœur, et vous le soupçonnez !

RAIMOND.

Je suis si malheureux ! Pardonnez... Je m'égare.
Mais que prétend Alphonse ?

ADÈLE.

Le barbare !
Quand je dévore ma douleur,
Quand je subis le joug d'un fatal hyménée,

Il empoisonne encor ma triste destinée.
Il a vu nos adieux, et bientôt sa fureur
Me noircit d'un forfait....

RAIMOND.

Lui! Quel excès d'horreur!

Je n'écoute plus rien qu'un courroux légitime.
Que j'aime les périls que mon cœur va braver!
L'univers vous doit son estime;
Mon bras doit vous la conserver.

On entend une annonce des jeunes gens du peuple, qui doivent être mariés à l'occasion du mariage de la princesse. (1)

Avec douleur.

Mais ces jeunes amans que notre antique usage
Au jour de votre hymen pour jamais doit unir,
Ignorant que le sort vous contraint à gémir,

---

(1) On sait que dans les jours de la chevalerie, il ne se célébroit pas de mariage parmi les Grands, sans qu'ils ne mariassent en même tems plusieurs de leurs sujets, ou de leurs vassaux.

Vont peindre ici leur joie, et vous en faire hommage.

Avec une fierté impatiente et tendre.

Il en est un du moins que je puis vous offrir.

Il sort avec précipitation.

SCÈNE III.

ADÈLE, CHEVALIERS, DAMES, JEUNES GARÇONS ET JEUNES FILLES DU PEUPLE, ALIZE, BÉLINDE.

Les jeunes garçons et les jeunes filles du peuple sont conduits par deux chevaliers et deux dames de la Cour, nommés pour présider à leur union.

UNE JEUNE FILLE, ET LE CHŒUR.

HONORONS la charmante Adèle ;
Heureux l'époux qui s'unit avec elle !
Célébrons notre prince, et chantons ses faveurs.
Il veut que l'hymen nous unisse ;
Nous aimions sa justice ;
Adorons sa bonté qui rend heureux nos cœurs.

Les futurs époux portent des fruits et des fleurs à la princesse.

UNE DAME.

Profitez de votre jeunesse ;
Aimez, aimez, jeunes amans.

Le plaisir vous cherche, et vous presse
De rendre vos jours plus charmans.
On ne voit point de fleurs écloses
D'un nouvel éclat s'animer.
Il n'est qu'un moment pour les roses;
Il en est bien peu pour aimer.

Les chevaliers et dames unissent chaque amant à l'objet de sa tendresse.

SCÈNE IV.

LE COMTE, SA SUITE, LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

LE COMTE.

AMIS, que votre fête cesse.
Sortez; vous saurez nos malheurs.
Ce jour, marqué pour l'alégresse,
Est un jour de sang et de pleurs.

La suite du comte, et le peuple sortent.

SCÈNE V.

LE COMTE, ADÈLE.

LE COMTE.

Vous voyez ma douleur mortelle.
Alphonse vous accuse, et soutient hautement
Que vous avez trahi ses feux, votre serment;
Qu'enfin vous êtes criminelle
Envers le Ciel, l'honneur, et lui.

ADÈLE.

Le croiriez-vous?
Raimond... voilà l'objet de ce transport jaloux.
Il étoit à mes pieds; je n'en fais point mystère.
Affligé d'un hymen à ses vœux si contraire,
Il me juroit d'abandonner ces lieux,
Et, par devoir, déja s'éloignoit de mes yeux.
Alphonse, qui nous voit, s'avance, suit mes traces,
Et, toujours plus aigri, toujours plus emporté,
Va faire succéder les effets aux menaces,
Aux dépens de ma gloire, et de la vérité.

Mon cœur vous fut soumis ; voilà ma récompense.

LE COMTE.

Dans sa fureur il défie aujourd'hui
Tout chevalier qui, s'armant contre lui,
Voudra prouver ton innocence.
J'ai permis le combat ; nos mœurs m'ont fait la loi.

ADÈLE.

Lorsque l'amour jaloux m'outrage,
C'est l'orgueil offensé qui redouble sa rage.
Alphonse, peu content d'être sûr de ma foi,
Exigea que mon cœur lui promît davantage.
L'amour dépendoit-il de moi ?

LE COMTE.

Ton père veut te croire, et ne croire que toi.

ADÈLE.

Il le doit.

LE COMTE.

Il doit plus... embrasser ta défense.

ADÈLE.

Plutôt vivre sans gloire, et mourir sans vengeance.

Elle se précipite dans les bras de son père, avec les transports de la plus vive tendresse.

Est-ce à vous d'exposer vos jours
Pour défendre et sauver ma gloire ?
Non, non, je ne veux point d'un si cruel secours.
Mes yeux, avant votre victoire,
Se seroient fermés pour toujours.

LE COMTE.

Que ta tendresse pour un père
Parle en faveur de ta vertu !
Que ton aveu noble et sincère
Ranime mon cœur abattu !
Non, le crime, fille chérie,
Jamais n'approcha de ton cœur.
Tu fis le bonheur de ma vie ;
Tu dois en faire aussi l'honneur.

Adèle, tu n'es point coupable.
Je veux revoir Alphonse, et détruire une erreur
Qui t'outrage, et m'accable.

ADÈLE,

avec fermeté.

Le Ciel punira l'imposteur ;
Le Ciel me sera favorable.

LE COMTE.

Rentrez, et laissez-moi l'espoir consolateur
De prévenir sa bonté secourable.

Adèle s'éloigne.

Tremblez, tremblez, pères cruels.
Voyez des regrets éternels
Dans l'abus de votre puissance.
Le plus affreux des châtimens,
C'est le malheur de nos enfans,
Quand il n'est dû qu'à leur obéissance.

Fin du second acte.

ACTE III.

Le théâtre représente le péristile du palais du comte de Ponthieu.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALPHONSE, DEUX ÉCUYERS.

ALPHONSE.

QUEL jour vient m'éclairer sur mon égarement!
O vous dont j'ai fait le tourment,
Oui, j'en crois votre père, et tout vous justifie.
Puisse le repentir du crime d'un moment
Préserver de l'erreur les restes de ma vie!

Fuis loin de moi, fatale jalousie,
Furie attachée aux amours!
Barbare, c'est par toi que ma gloire est flétrie;
Tu ne verseras plus tes poisons sur mes jours.

Mais quel est le succès que mon amour espère ?
Je vais voir la princesse.... O moment douloureux !
Voir Adèle !... Comment désarmer sa colère ?...

Voyant Adèle.

C'est elle ! A son aspect que mon crime est affreux !

SCÈNE II.

ALPHONSE, ADÈLE, ÉCUYERS, DEUX DAMES DE LA SUITE D'ADÈLE.

ALPHONSE.

J'OUTRAGEAI la vertu que je devois défendre,
Et le remords m'entraîne à vos genoux.
C'est assez vous faire comprendre
Les regrets d'un cœur noble et tendre,
L'effort d'un cœur fier et jaloux.
J'ose donc espérer qu'oubliant mon offense....

ADÈLE.

L'innocence aisément pardonne au repentir.

ALPHONSE.

J'attends plus que de l'indulgence,
J'attends que votre amour comble mon espérance,
Le don de votre foi doit me le garantir.

ADÈLE.

Que dites-vous? Pouvez-vous croire
A des droits perdus sans retour?

Osez-vous me parler d'amour,
Quand vous avez blessé ma gloire?

ALPHONSE.

Faut-il que j'aime encore après tant de rigueur!
O mort! préviens le coup que mon bras me prépare.

ADÈLE.

Quel nouveau trouble vous égare!
Vivez.... pour expier une coupable erreur.

ALPHONSE.

Le peuple et la Cour vont m'entendre
Gémir d'un aveugle courroux;
Mais laissez-moi l'espoir du retour le plus tendre,
Et venez aux autels m'accepter pour époux.

ADÈLE.

Peut-être l'avenir vous rendra mon estime;
Mais, libre enfin par votre crime,
Je ne serai jamais à vous.

Elle sort.

SCÈNE III.

ALPHONSE, ÉCUYERS.

ALPHONSE.

EN VAIN ma fierté s'humilie!
Vengeance, sers mon désespoir.
Qu'ai-je dit? Quoi! j'oublie
Ma gloire et mon devoir!

Sur un soupçon jaloux je trahis et j'outrage
L'honneur comme la vérité!
Vertus, ô vous qui fûtes mon partage,
Secondez le remords dans mon cœur agité.

Mais on me hait! Voilà le premier crime;
Je dois le punir, et j'y cours.
Arrête, malheureux! Honneur, prends ta victime,
Et dispose seul de mes jours.

Amour qui m'as rendu perfide,

Je brave et repousse tes traits;
Je vole où le remords me guide;
Il est quelque vertu dans l'aveu des forfaits.
Amour, tu ne peux me surprendre;
Non, je n'écoute plus ta voix.
L'honneur a triomphé dès qu'il s'est fait entendre;
Je n'obéis plus qu'à ses lois.

Il va pour sortir par un côté du théâtre, lorsque Raimond entre par le côté opposé.

SCÈNE IV.

ALPHONSE, RAIMOND, ÉCUYERS.

RAIMOND.

ENFIN ce lieu vous offre à mon impatience,
Perfide chevalier !
Quand vous accusez l'innocence,
Vous ne sauriez me fuir, ni vous justifier,
Ni vous soustraire à la vengeance.

ALPHONSE.

Eh ! de quel droit, Raimond, ainsi me parles-tu ?

RAIMOND.

De quel droit ? J'ai causé votre erreur criminelle,
Et le sang dont je sors m'unit avec Adèle.
Rendez, aux yeux de tous, hommage à sa vertu,
Ou mon bras va s'armer pour elle.
Le rang de chevalier fut promis à mon zèle ;
Je connois ses devoirs sacrés.

ALPHONSE.

Sans doute aussi vous me les apprendrez.

RAIMOND.

Les premiers, les plus saints peut-être,
C'est de chérir la vérité,
D'aimer à la faire connoître,
D'honorer la vertu, de servir la beauté.
Vous reconnoissez-vous à ces traits?

ALPHONSE,

ayant mis vivement la main sur son épée qu'il tire en partie, et remet ensuite dans le foureau.

Quelle audace!
Raimond, que tu dois rendre grace
Au rang de chevalier, qui retient mon courroux!
Tu veux venger Adèle, ou du moins la défendre;
L'honneur est grand pour toi quand tu braves mes coups;
Mais un motif plus cher te porte à l'entreprendre.

RAIMOND.

Et quand un intérêt plus tendre,
Quand l'amour même animeroit mon cœur?

ALPHONSE.

Ah! si je le croyois!..

RAIMOND.

Eh bien, j'adore Adèle.

Amant infortuné, mais, malgré mon malheur,
Amant, s'il se peut, digne d'elle,
J'espère au moins que ma valeur
Obtiendra l'heureux droit de prendre sa querelle,
Que j'aurai son aveu pour être son vengeur.

ALPHONSE.

Il l'aime!... il est aimé.

Il jette son gant à Raimond qui le relève.

A ses écuyers dont un sort.

Qu'on ouvre la barrière.

RAIMOND,

regardant le gant avec transport.

Des faveurs du destin voilà donc la première!

ALPHONSE.

Mais deviens chevalier pour t'armer contre moi.
Si ton prince imploré par toi
Te refusoit un rang qu'il doit à ta vaillance,
Viens, et tu l'obtiendras; je t'en donne ma foi.

Il présente sa main à Raimond qui la saisit avec vivacité.

RAIMOND.

Je la reçois.

ALPHONSE.

Ainsi j'assure ma vengeance.

DUO.

ALPHONSE.

Allons, audacieux guerrier;
Préparons-nous; que le combat commence.

RAIMOND.

Allons, superbe chevalier;
Hâtons l'instant cher à notre espérance.

ALPHONSE.

Tremble; frémis de ton danger.

RAIMOND.

Frémissez de le partager.

ALPHONSE,

portant la main sur son épée.

En te privant de la lumière,
Bientôt ce fer va régler notre sort.

RAIMOND.

Nous nous verrons dans la carrière;
J'y conduirai la vengeance et la mort.

SCÈNE V.

ALPHONSE *qu'arrête l'arrivée des personnages suivans*, GÉRARD D'ALSACE, JOSSELIN DE MELUN, RENAUD DE SARCUS, *juges du camp*, ROI D'ARMES, HÉRAUTS, OFFICIERS DES LICES, ÉCUYERS D'ALPHONSE, MÉNÉTRIERS *qui ouvrent la marche avec des instrumens de guerre*, PEUPLE.

Marche.

Les officiers des lices figurent le combat avec la hache, et forment une danse guerrière. (1)

(1) On pense qu'il seroit à propos de supprimer le ballet préparé pour cet acte, quoiqu'il soit fondé sur l'histoire; car les officiers des lices formoient des danses guerrières en les ouvrant. On pense aussi que la beauté du spectacle suffiroit à l'amusement des yeux, et qu'il n'y a pas à balancer entre l'usage de donner un ballet à chaque acte, et la marche rapide de l'action.

ALPHONSE.

HÉRAUTS, qu'on ouvre la lice;
Et vous, juges de l'honneur,
Garantissez la valeur
Des pièges de l'artifice.

LES JUGES.

Avant que l'on vous obéisse,
Songez que le ciel attesté
Arme sa sévère justice
En faveur de la vérité.

ALPHONSE,

après un moment de réflexion.

Annoncez le combat, éclatante trompète.

LE CHŒUR.

Annoncez le combat, éclatante trompète;
Répandez vos sons dans ces lieux.
Que l'écho s'anime, et répète
Ces sons brillans et belliqueux.

Marche.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

Le théâtre représente une galerie ornée de portraits de chevaliers armés.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADÈLE, RAIMOND, ROBERT DE FRANCE, CHEVALIERS.

ROBERT DE FRANCE.

NE gémissez pas davantage.

RAIMOND.

Ce jour le punira de sa déloyauté.

ADÈLE.

Après son repentir Alphonse encor m'outrage!
Quelle horreur! Quelle cruauté!

LE CHŒUR.

Fiez-vous à votre innocence;
Fiez-vous à notre valeur.

Périsse qui vous offense!
Choisissez parmi nous, choisissez un vengeur.

ADÈLE.

Chevaliers généreux, tant de bonté m'accable;
Mais daignez excuser le trouble où je me vois.
Puis-je, en votre présence, oser fixer mon choix,
Et nommer le vengeur de mon sort déplorable?

LE CHŒUR.

Nous respectons votre desir.
Il faut céder; il faut vous plaire.
Mais hâtez un choix nécessaire;
Heureux qui pourra l'obtenir!

Les chevaliers sortent.

SCÈNE II.

ADÈLE, RAIMOND.

RAIMOND.

NON, non, je ne crains point que votre cœur balance
Sur le choix d'un vengeur, quand Raimond y prétend.

ADÈLE.

Que peut, pour me servir, tenter votre vaillance?
Le rang de chevalier...

RAIMOND.

Ici même, à l'instant,
Votre père m'élève à cet auguste rang,
Et j'aurai votre aveu, puisque mon cœur vous aime.
Il m'est dû cet honneur suprême;
Prononcez; mon amour l'attend.

ADÈLE,

tendrement.

Vous voulez que, pour moi, mon aveu vous conduise
Dans un péril affreux que l'amour vous déguise!
Non, mon cœur ne le permet pas.

RAIMOND.

Me parler du péril, c'est y guider mes pas.

ADÈLE.

Quelle en sera la récompense?

RAIMOND.

Mon devoir accompli, la gloire, et l'espérance...

Le triomphe du moins ne peut être douteux,
Quand on défend la vertu même,
Quand on combat pour la beauté qu'on aime,
Et quand on combat sous ses yeux.

ADÈLE.

Eh bien, je vous remets le soin de me défendre.
Combattez; vous serez vainqueur.

RAIMOND.

J'accepte avec transport ce présage flatteur;
Mais cesserai-je enfin d'attendre?
Votre père peut-il montrer si peu d'ardeur
Pour la gloire qu'il faut vous rendre?

ADÈLE,

en sortant.

Puissé-je encor vous devoir mon bonheur!

RAIMOND.

Tout va donc seconder mon zèle!
Le sort est las de m'outrager.
Que l'on est heureux de venger
Son roi, sa patrie, ou sa belle!

SCÈNE III.

RAIMOND, LE COMTE, ÉCUYERS.

RAIMOND.

SEIGNEUR, j'aspire au rang que vous m'avez promis;
Je réclame cette promesse
Qu'obtinrent mes exploits contre vos ennemis;
Je dois seul venger la princesse.
Pardonnez ce discours; sans doute il m'est permis
Quand, pour prix de mon sang, aujourd'hui je n'implore
Que le droit, qui m'est dû, de l'exposer encore;
Je l'espère en sujet soumis.

LE COMTE.

J'applaudis à votre courage;
Mais c'est à moi de combattre aujourd'hui.
Mon bras, quoiqu'affoibli par l'âge,
Peut encore à ma fille offrir un digne appui.

RAIMOND.

L'amour qu'elle vous doit, vos sujets, leur tendresse,
Votre rang, tout s'oppose à ce noble courroux.

LE COMTE.

L'honneur commande ; il guidera mes coups ;
Il rallume en mon cœur le feu de la jeunesse.

RAIMOND.

Tant de lauriers honorent votre front.

LE COMTE.

Quels lauriers, s'il me reste à rougir d'un affront !

RAIMOND.

C'est à moi de venger Adèle,
Quand un défi m'engage à combattre pour elle.

Laissez ce doux triomphe à de plus jeunes mains.
Loin d'être mon rival, quand la gloire m'appelle,
Contentez-vous de servir ses desseins,
Et d'être à jamais mon modèle.

LE COMTE,

après un moment de réflexion, et d'abord à part.

Mais, en bravant aujourd'hui le trépas,
J'expose un bien plus cher mille fois que ma vie.
Puis-je venger une fille chérie ?..
Si l'âge trahissoit mon bras !..
Combattez, cher Raimond ; ma juste confiance

N'a point à prévoir de regrets. . . .
Mais comment m'acquitter jamais ? . . .

RAIMOND.

Seigneur, déja l'heure s'avance.
Armez mon bras pour la vengeance ;
C'est-là le premier des bienfaits.

LE COMTE.

Que ma Çour sur vos pas s'empresse de paroître
Pour voir bientôt en vous un nouveau chevalier.
La gloire vous montra cent fois digne de l'être
En vous couronnant de laurier.

Raimond sort.

SCÈNE IV.

LE COMTE, ÉCUYERS.

LE COMTE,

suivant Raimond des yeux.

SES exploits, son jeune courage,
M'assurent qu'il sera vainqueur.
Il va punir un odieux outrage,
Consoler ma vieillesse, et finir mon malheur.
Mais si je n'ai formé qu'une vaine espérance !
J'aurai perdu le droit de servir l'innocence ;
Tu gémiras, ma fille, en proie au déshonneur ;
Et je vivrai !... Quels tourmens pour mon cœur !

Chassons une crainte importune ;
Espérons encor d'heureux jours.
Comment redouter la fortune,
Quand le Ciel nous doit son secours ?
Mon cœur, dans une douce attente,
Aspire au moment du combat.

Bientôt la vertu triomphante
Va reprendre tout son éclat.

SCÈNE V.

LE COMTE, RAIMOND, ADÈLE, COUR DU COMTE, CHEVALIERS.

Ces chevaliers qui se sont offerts à venger Adèle, sont, avec Robert de France, comte de Dreux, Bouchard de Créqui, Raoul de Beauveau, Bertrand de La Tour, Alain de Rohan, Jean d'Aumont, Matthieu de Mouchi, Thibaud de Montmorenci, Jean de Brienne, Raimond de Mailli, Enguerrand de Couci, Thibaud de Gouffier. Comme chevaliers bannerets, ils ont chacun à leur suite deux chevaliers, deux écuyers, deux pages, parés des livrées de leurs chefs qui occupent avec eux le fond du théâtre et ses côtés, en formant le cadre du tableau lorsque l'on arme Raimond chevalier.

LE CHŒUR DES DAMES, *environnant Adèle.*

QUE ce spectacle vous rassure;
Adèle, on vous accuse en vain.
Nous allons armer la main

Qui doit venger votre injure.

Les dames entourent Raimond, et lui témoignent leur reconnoissance et leur joie.

LE COMTE,

à Raimond, après avoir pris de la main d'une dame l'épée qui doit être remise au nouveau chevalier.

Hâtez-vous ; prononcez un auguste serment ;
Jurez de consacrer le cours de votre vie
A remplir fidélement
Tous les devoirs de la chevalerie.

RAIMOND,

à genoux, et après avoir porté vivement la main sur l'épée que tient le comte.

Je jure par le Ciel qui me voit et m'entend,
De servir mon pays, d'être utile à la terre,
De faire au crime une éternelle guerre,
D'être franc, généreux, loyal et bienfaisant.

Le comte pose trois fois l'épée sur les épaules et la tête de Raimond, et lui donne l'accolade. Raimond se relève. Les dames lui apportent les éperons dorés, et lui placent le droit. Elles lui présentent ensuite successivement le casque, l'écu, la lance, qu'il remet

à ses écuyers.

ADÈLE,

ôtant son écharpe, et la donnant à Raimond qui la reçoit avec transport.

Guerrier intrépide et sensible,
Soyez mon chevalier, et portez mes couleurs.

RAIMOND,

ayant porté l'écharpe sur sa bouche, et la plaçant sur lui, de l'épaule droite au côté gauche.

Comment n'être pas invincible,
Quand vous m'avez choisi pour finir vos malheurs?

LE COMTE,

donnant l'épée à Adèle qui la remet à Raimond.

Remettez-lui ce fer.

RAIMOND.

Que le crime frémisse.
Ce fer sera votre vengeur.

Il met l'épée à son côté.

LE COMTE,

à Adèle.

C'est le glaive de la justice,
Remis aux mains de la valeur.

RAIMOND.

Je sens redoubler ma vaillance.
Tyrans, oppresseurs, tremblez tous.
On va reconnoître à mes coups,
Et la justice, et la vengeance.
Je suis chevalier et françois;
La gloire sera mon partage;
Et mon œil charmé n'envisage
Que des périls et des succès.

LE COMTE,

à Raimond.

Rien ne s'oppose plus à votre impatience.

RAIMOND.

Allons, en triomphant, consoler l'innocence.

LE CHŒUR.

Volez à la voix de l'honneur;
Venez, couronné par la gloire,
Recevoir après la victoire
Un prix plus doux pour votre cœur.
Le guerrier revenu vainqueur
Est charmant aux yeux d'une belle;
Son triomphe se renouvelle

Dans le sein même du bonheur.

Pendant le chœur, Raimond s'avance auprès de la princesse, s'incline devant elle, et reprend son écu, son casque et sa lance. La principale dame le prend par la main, et, avec toute la Cour, le conduit vers la lice.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

Le théâtre représente sur le devant un bois. Plus loin, et dans le milieu, est une lice entourée de barrières, et terminée par une grande tente. Aux deux côtés des barrières sont deux gradins décorés de riches tapis. Le fond du théâtre est un côteau très-riant. Des officiers des lices sont placés aux deux ouvertures des barrières. Des écuyers armés, et précédés d'un héraut d'armes, placent dans la lice des lances ornées des livrées des deux combattans, et celles des douze chevaliers qui ont offert de combattre, ainsi que leurs écus. Sur le devant de la lice est un gradin pour Adèle.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADÈLE, DAMES D'ADÈLE.

Adèle s'approche de la lice; les sentinelles font

un mouvement en avant pour lui en fermer l'entrée. Elle jette un regard triste et douloureux sur la lance de Raimond.

ADÈLE.

TRISTE et funeste incertitude,
Que vous me causez de tourmens!
Tout, dans ces malheureux momens,
Irrite mon inquiétude.

Cruels apprêts! Terribles lieux!
Quel sang va couler à mes yeux?
O douleur! Si Raimond remporte la victoire,
Je n'ose espérer d'être à lui.
S'il est vaincu, je perds tout aujourd'hui;
Je perds mon amant et ma gloire.

SCÈNE II.

ADÈLE, LE COMTE, DAMES D'ADÈLE.

LE COMTE.

ADÈLE, jette-toi dans ce sein paternel ;
Va ; tes vertus, ma fille, auront leur récompense.
Le Ciel secondera le généreux mortel
Qui t'a juré de venger ton offense.

ADÈLE.

Ciel, mon cœur t'est connu ; veille pour ma défense.

SCÈNE III.

ADÈLE, LE COMTE, MELUN, DAMES D'ADÈLE.

MELUN.

LES combattans sont prêts; seigneur, on n'attend plus
Que vos ordres précis, vos ordres absolus
Pour les conduire dans la lice.

LE COMTE.

Puissant arbitre des humains,
Laisse, laisse agir ta justice;
Entends nos vœux; sois-nous propice.
L'innocence vers toi lève ses foibles mains.

Mais c'est trop, cher Melun, différer ma réponse;
Fais hâter le combat, et que le Ciel prononce.

SCÈNE IV.

ADÈLE, LE COMTE, DAMES D'ADÈLE.

ADÈLE,

avec inquiétude.

QUELLE sombre douleur vos yeux me laissent voir !

LE COMTE.

Livrons notre âme à l'espérance
Qui devient pour nous un devoir.
Mais que n'est-il passé l'instant de ta vengeance !

ADÈLE,

avec plus de trouble.

Ah ! ces funestes mots réveillent ma terreur.
Vous craignez pour mon défenseur !
Je ne le verrois plus qu'à son heure dernière,
Et mourant sous la main d'un coupable vainqueur !
Que vois-je ? Le fer brille ! Il a percé son cœur !
Son sang a rougi la carrière !

Dans le plus grand désordre.

O mon amant, tu meurs, et je n'expire pas !

LE COMTE.

Ton amant!

ADÈLE.

Qu'ai-je dit? Hélas!

Oui, j'adorois Raimond, quand votre ordre suprême,
Malgré ses vœux, malgré ma peine extrême,
Disposa de ma main.
Je voulus étouffer cet amour dans mon sein;
Mais qu'on est foible, quand on aime!
Que j'ai vainement combattu!
Comment vaincre un amour qu'applaudit la vertu?

LE COMTE,

avec douleur.

Lorsque je t'arrachai ta fatale promesse,
Ton cœur ne pouvoit-il s'ouvrir?
Pourquoi me cacher ta tendresse?

ADÈLE.

Vous commandiez, mon père, et je dus obéir.

DUO.

LE COMTE.

Lance ta foudre sur ma tête;
O Ciel, punis ma cruauté!

ADÈLE.

Arrête, juste Ciel, arrête !
Mon cœur réclame ta bonté.

LE COMTE.

Quoi ! tu veux qu'un père coupable
Résiste au remords qui l'accable,
Si le sort t'opprime aujourd'hui !

ADÈLE.

Si le sort injuste m'opprime,
Songez que sa triste victime
Doit trouver en vous un appui.

LE COMTE.

Moi, ton appui !

ADÈLE.

Vous que j'implore.

LE COMTE.

Puis-je vivre, quand je m'abhorre,
Moi qui tyrannisai ton cœur ?

ADÈLE,

dans les bras de son père.

Dois-je m'en souvenir encore,
Quand vous pleurez sur mon malheur ?

LE COMTE.

Que je te plains ! Que tu m'es chère !

ADÈLE.

Que je vous aime, et vous révère !

ENSEMBLE.

Sort cruel ! Est-ce donc sur nous,

LE COMTE.

Sur une fille si tendre,

ADÈLE.

Sur le père le plus tendre,

ENSEMBLE.

Que devoit tomber et s'étendre
Ton fatal courroux ?

On entend la marche annonçant les combattans qui s'avancent, avec leur cortège, sur la scène.

SCÈNE V.

LE COMTE, ADÈLE, DAMES D'ADÈLE, ALPHONSE, RAIMOND, COUR DU COMTE, CHEVALIERS, JUGES DU CAMP, ÉCUYERS, PAGES, ROI D'ARMES, HÉRAUTS, OFFICIERS DES LICES, MENÉTRIERS, PEUPLE, PASTRES.

Les douze chevaliers qui se sont présentés pour défendre la princesse, et leur suite, ouvrent cette marche. Les menétriers, jouant de leurs instrumens, viennent après, et sont suivis des écuyers, des pages, d'une partie des officiers des lices, du roi d'armes, des hérauts, des deux combattans conduits par quatre chevaliers parrains, des juges, et de tous les autres officiers des lices.

Tout ce cortège est divisé en deux troupes égales qui arrivent par les deux côtés du théâtre, et vont traverser la lice, en escortant chacune un des deux combattans, après avoir passé devant la princesse qui est sur son gradin.

Les juges qui ont suivi Alphonse, se placent sur le gradin qui est sous la tente.

Les chevaliers, les écuyers, les pages sont à leurs côtés.

Chaque écuyer des combattans porte une épée nue, ou une hache d'armes.

Les menétriers, le roi d'armes et les hérauts sont aussi à la droite et à la gauche des juges, mais un peu en avant.

L'écu que porte Alphonse est peint du blason de sa maison.

L'écu de Raimond est blanc.

La Cour du comte se place sur les gradins des deux côtés du théâtre.

Le peuple placé le long des barrières, en dehors, est contenu par les officiers des lices.

Le comte, Adèle et les dames de sa suite, sont sur le gradin qui est en avant de la lice.

Les pastres garnissent le côteau qui forme le fond du théâtre, et ils y sont groupés de la manière la plus pittoresque.

Les deux combattans, toujours accompagnés des

chevaliers parrains, se mettent à genoux devant les juges.

LES JUGES,

aux deux combattans.

CÉDEZ au feu qui vous anime.
Le Ciel va découvrir
L'innocence, ou le crime.
Allez vaincre, ou périr.

Le signal du combat se donne. La princesse se jette, en frémissant, dans les bras de son père. Alphonse et Raimond, précédés du roi d'armes, ainsi que des hérauts, et accompagnés de leurs quatre parrains, entrent dans la lice. Les chevaliers parrains, le roi d'armes, les hérauts vont ensuite reprendre leurs places un peu au dessus des barrières que les officiers des lices ferment sur les combattans. Tous ces divers mouvemens s'exécutent pendant les deux chœurs qui suivent.

LE CHŒUR DES HOMMES.

Frappez, et que le coupable
Sous le fer impitoyable
Gémisse, et soit abattu.

LE CHŒUR DES FEMMES.

Raimond, que ta confiance
Soit égale à ta vaillance;
Combats; venge la vertu.

Le roi d'armes impose silence, en élevant sa main de justice. On n'entend plus alors qu'un roulement de timbales.

Raimond et Alphonse se donnent aussitôt la main, s'embrassent, combattent avec la hache, et, après des coups qu'ils se portent avec fureur, cherchent à couper les courroies de leurs cuirasses.

Raimond, frappé sur la tête, chancelle un moment, et laisse tomber sa hache.

Adèle s'évanouit.

LE CHŒUR DES FEMMES.

O malheur effroyable!
O moment redoutable!

Le roi d'armes impose silence pour la seconde fois. Raimond et Alphonse combattent alors avec l'épée, après avoir jeté au loin leurs boucliers.

Raimond blesse Alphonse qui tombe, se relève, et retombe mort.

Pendant le chœur suivant, des officiers des lices enlèvent le corps d'Alphonse, et le portent sous la tente, et hors de la scène.

LE CHŒUR.

Quelle félicité pour nous !
Raimond remporte la victoire.
Chantons à l'envi, chantons tous
Le vainqueur, Adèle, et leur gloire.

ADÈLE,

revenant de son évanouissement.

Qu'entends-je ?

LE COMTE,

tenant sa fille dans ses bras.

Bannis ta frayeur.
Raimond est digne de te plaire ;
Raimond est vainqueur.

ADÈLE,

avec transport.

Ah ! mon père !

LE COMTE,

lui montrant Raimond qui s'approche, et remet son épée dans le fourreau.

Regarde, et chéris ton vengeur.

Nota. S'il y avoit eu plus de facilité pour pouvoir conduire des chevaux sur la scène, si le théâtre avoit eu un peu plus de largeur, Alphonse et Raimond, avant de combattre à pied, auroient combattu à la lance. Le théâtre de Versailles pourroit seul permettre cette partie d'action qui, en rappelant la vérité, ajouteroit infiniment à la beauté du spectacle.

SCÈNE DERNIÈRE.

LE COMTE, ADÈLE, DAMES D'ADÈLE, RAIMOND, COUR DU COMTE, JUGES DU CAMP, CHEVALIERS, ÉCUYERS, PAGES, ROI D'ARMES, HÉRAUTS, OFFICIERS DES LICES, TROUBADOURS, JONGLEURS, JONGLEUSES, MENÉTRIERS, PEUPLE, PASTRES.

RAIMOND,

à Adèle.

LE Ciel a prononcé ; le Ciel vous justifie ;
Il a conduit le bras qui servoit son courroux ;
Il a dû veiller sur ma vie,
Lorsque j'ai combattu pour vous.

LE COMTE,

prenant les mains d'Adèle et de Raimond.

Aimez-vous à jamais de l'amour le plus tendre.

RAIMOND.

Je pourrois être heureux !

LE COMTE.

Oui, ma fille est le prix
De l'amant adoré qui vient de me la rendre.
Que j'embrasse à-la-fois son vengeur et mon fils.

Il embrasse Raimond.

RAIMOND.

Croirai-je à mon bonheur? Parlez, charmante Adèle.

ADÈLE.

Oui, les vœux d'un amour si tendre, si fidèle,
Enfin, Raimond, sont accomplis.

RAIMOND.

Ah! que ne vois-je ici mon père!

LE COMTE.

Ce jour me réunit avec lui pour jamais,
Et je vais réparer les torts de ma colère.
Le moment du bonheur est celui des bienfaits.

Des dames présentent à Raimond une couronne de laurier et des écharpes, ou des rubans dont elles se dépouillent; les chevaliers qui se sont offerts à venger Adèle, viennent après conduits par d'autres dames, pour féliciter Raimond, et tous sur une même marche, ainsi que la suite des chevaliers.

UN TROUBADOUR,

à Raimond.

Agréez un doux présage,
Jeune et fortuné vainqueur,
Quand votre âme se partage
Entre l'amour et l'honneur.
Tour-à-tour charmant et terrible
Vous verrez couronner vos vœux.
L'amant sera toujours heureux;
Le guerrier toujours invincible.

Danse de Troubadours qui sont couronnés de plumes de paon.

UN TROUBADOUR.

Quand l'hymen unit deux amans,
Combien sa chaîne doit leur plaire!
Ils peuvent s'aimer sans mystère,
Et se donner tous leurs momens.
Les biens que l'amour fait éclore
Naissent sans trouble dans leur cœur.
Chaque jour la riante aurore
Réveille avec eux le bonheur.

Danse de Jongleurs et Jongleuses.

RAIMOND ET LE CHŒUR.

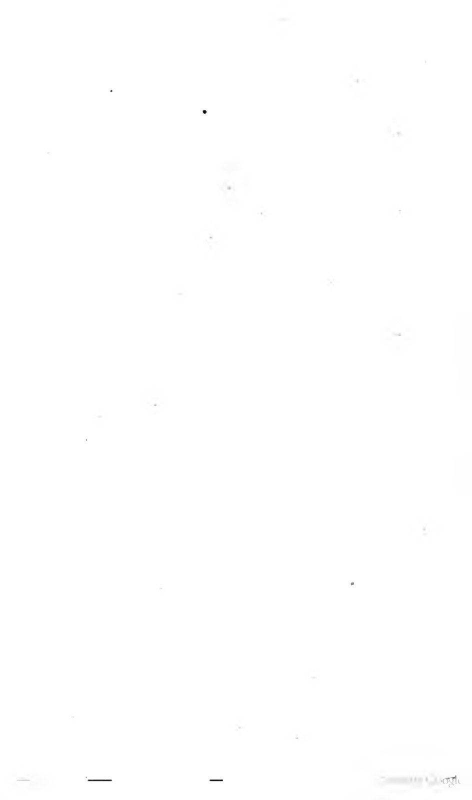
Volons / Volez dans les dangers; volons / volez à la victoire;

Mais donnons / donnez à l'amour des soins plus assidus.

L'amour est le prix de la gloire;
L'amour est l'appui des vertus.

FIN.

NOTA. Si cet opéra se représentoit sur le théâtre de Versailles, où seulement il pourroit être rendu avec la pompe qu'il exige, le dernier divertissement seroit précédé d'un tournoi, et le chevalier le plus souvent vainqueur dans les diverses joutes, seroit couronné par Adèle avec les cérémonies usitées.



LA FÊTE
DE FLORE,
COMÉDIE-BALLET
EN UN ACTE,

représentée à Fontainebleau sur le théâtre de la Cour le jeudi 15 novembre 1770, et à Paris sur le théâtre de l'académie royale de musique, pour la première fois, le 18 juin 1771, &c.

La musique est de feu monsieur Trial, directeur de l'opéra. Les changemens faits à la fin de cet ouvrage, ainsi que l'inconstance du goût sur la musique, donneront sans doute bientôt lieu à une musique nouvelle, du moins pour la partie du récitatif.

PERSONNAGES

CHANTANS, OU DANSANS.

HYLAS, *berger, amant d'Eucharis*, M. Le Gros.

EUCHARIS, *prêtresse de Flore*, Mlle Beauménil.

CÉPHISE, *bergère coquette*, Mme Larrivée.

BERGERS.

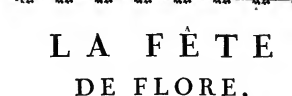
BERGÈRES.

PASTRES.

PASTOURELLES.

La guirlande d'Eucharis est blanche, celle de Céphise couleur de rose, celle d'Hylas verte.

La scène est en Thessalie.



LA FÊTE DE FLORE, COMÉDIE-BALLET.

Le théâtre représente un bocage dans le fond duquel est une espèce de sanctuaire où il y a un autel sur lequel est la statue de Flore. Il y a à ce sanctuaire deux autres ouvertures formées par le jeu des arbres, de manière qu'on peut parvenir à l'autel, ou arriver sur le devant de la scène par ces passages. Au pied de l'autel sont plusieurs guirlandes et couronnes de fleurs. Sur un angle du devant de cet autel sont une guirlande blanche et une verte enlacées, et très en vue du spectateur, pour qu'il puisse voir bien clairement l'action qu'elles occasionnent.

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉPHISE.

AMOUR, prête-moi tous tes charmes;
Lance par moi tes traits vainqueurs.
Sans jamais sentir tes alarmes,
Que je les porte au fond des cœurs.
Avec plus d'art l'indifférence
Use des moyens de charmer.
C'est pour mieux servir ta puissance
Que je ne veux jamais aimer.

Hylas a le cœur tendre, et je n'ai pu lui plaire!
Trompé par mon adresse il a fui sa bergère;
Mais en ce jour de fête il revient plus épris;
Il unit son hommage à celui d'Eucharis.
Suivons, pour me venger, le dépit qui m'éclaire.

Céphise qui a sa guirlande à la main, la joint à la guirlande verte qui est sur un des angles de l'autel, et jette la guirlande blanche derrière cet autel.

On entend une symphonie qui annonce les bergers.

Mais déja nos bergers s'avancent vers ces lieux.
Pour remplir mes projets profitons de nos jeux.

Elle sort.

SCÈNE II.

EUCHARIS, BERGERS, BERGÈRES, PASTRES, PASTOURELLES.

Les bergers et bergères portent des fleurs et des fruits sur l'autel.

LE CHŒUR.

RIVALE de la jeune Aurore,
Fille riante du Printems,
Reçois de nous, charmante Flore,
L'hommage pur de tes présens.
Il n'est point de plus doux encens
Que les fleurs que tu fais éclore.

Les pastres et pastourelles vont, en dansant, jeter des fleurs sur la statue de Flore.

EUCHARIS ET LE CHŒUR.

Un dieu bienfaisant
Forma la Nature ;
La Terre en naissant
Te dut sa parure ;

L'amant de Thétis,
Au sortir de l'onde,
Éclaire le monde,
Et tu l'embellis.
De tes dons Cypris
Souvent se couronne;
Les amans chéris
En parent son trône.
Le plaisir toujours
En fait sur tes traces
L'ornement des Graces,
Les nœuds des Amours.

EUCHARIS.

C'est assez célébrer votre reconnoissance,
Heureux habitans de ces lieux;
Allez jouir des biens que Flore vous dispense;
Je vais lui présenter vos vœux.

Eucharis reste seule sur le théâtre.

SCÈNE III.

EUCHARIS.

Ah! qu'un cœur tendre est un cruel partage!
Ah! qu'on souffre en aimant des tourmens rigoureux,
Lorsque nos peines sont l'ouvrage
De l'objet même de nos feux!

Appercevant la guirlande d'Hylas jointe à celle de Céphise.

Mais que vois-je? Quel prix de mon ardeur sincère!
La guirlande d'Hylas jointe par mille nœuds
A celle d'une autre bergère!

SCÈNE IV.

EUCHARIS, CÉPHISE.

CÉPHISE.

DANS ce jour fait pour le plaisir
Pourquoi n'en pas goûter les charmes ?
Dans vos yeux j'ai lu vos alarmes ;
Je viens les partager ; je viens les adoucir.

Votre tristesse
S'accroît sans cesse ;
Parlez sans détour.
Prêtresse de Flore,
Seriez-vous encore
Victime de l'Amour ?

EUCHARIS.

Hélas !

CÉPHISE.

Le tendre Amour vous forma pour sa gloire.
Non, la belle Eucharis n'aime point vainement.

EUCHARIS.

Céphise!.. Hylas est inconstant.
Ah! qu'il m'en coûte pour le croire!

CÉPHISE.

Regretter un perfide amant,
C'est mériter une nouvelle offense.
Les pleurs que l'Amour répand
Font la gloire de l'inconstance.

EUCHARIS.

Ah! comment de l'ingrat perdre le souvenir?
Non, de mon cœur je ne puis le bannir.

CÉPHISE.

De la fleur la plus belle
Voyez le destin.
Chaque matin
Une rose nouvelle
Pare notre sein.
Le plaisir, comme elle,
Au gré des Amours,
Change tous les jours.
De ce bien suprême
Sachons nous saisir;

Qu'importe qu'il soit le même,
Si c'est un plaisir ?

EUCHARIS.

L'Amour léger et volage
N'a que de trompeurs attraits.
Pour plaire aux cœurs qu'il engage,
Du bonheur il offre l'image ;
Mais ne le donne jamais.

Appercevant Hylas.

Que vois-je ? O dieux ! Hylas s'avance.
Pour lui cacher mes pleurs évitons sa présence.

SCÈNE V.

CÉPHISE, HYLAS.

HYLAS,

à Eucharis qui sort.

BELLE Eucharis, hélas ! quelle injuste rigueur !
Eh quoi ! vous me fuyez ! O tendresse fatale !

CÉPHISE.

Vengeons-nous ; je le dois. Détruisons ma rivale ;
Ma gloire l'ordonne à mon cœur.

A Hylas.

À nos desirs, berger, vous daignez donc vous rendre?
La joie enfin renaît dans nos cœurs attendris.

HYLAS.

Ah ! si je vous suis cher, parlez-moi d'Eucharis.
Parlez ; ne dois-je plus attendre
Que des rigueurs et des mépris ?

CÉPHISE.

Loin de succomber à ses peines,
L'amant qui gémit sous ses chaînes

Ne doit songer qu'à les quitter.
L'Amour a des ailes
Pour fuir les cruelles;
Il faut l'imiter.

HYLAS.

Quelle beauté pourroit encor me plaire!
Eucharis trahit ses sermens.
Il n'est point de tendre bergère;
Plus de bonheur pour les amans.

Quoi! je n'ai donc plus d'espérance!

CÉPHISE.

L'Amour vous offre une vengeance
Qui vous servira mieux
Qu'une vaine constance.
Hylas, ouvrez les yeux.

Quand l'Amour nous appelle,
S'il nous prescrit un nouveau choix,
Volons à sa voix.
Une ardeur nouvelle
Doit nous enflammer.

Laissons-nous charmer;
C'est être fidèle
Que toujours aimer.

HYLAS.

Abandonné par celle que j'adore,
Ah! faut-il que l'Amour me force à la servir?

CÉPHISE.

Et si, plus insensible au feu qui vous dévore,
Elle aimoit un berger...

HYLAS.

Je la voudrois haïr;
Mais mon cœur l'aimeroit encore.

CÉPHISE.

Eh bien, forme de vains desirs;
Hylas, brûle pour ta bergère.
Ce n'est qu'en amusant que l'on parvient à plaire;
L'ennui toujours suit les tristes soupirs.

L'Amour doit avoir en partage
La légéreté de Zéphir,
Toujours riant, souvent volage,
Tour-à-tour changer et jouir.

Dans les larmes, dans l'esclavage,
Il n'est plus le dieu du plaisir.

Elle sort.

SCÈNE VI.

HYLAS.

AMOUR, si tu te plais à ma douleur mortelle,
Si les maux d'un cœur tendre ont pour toi des appas,
Quels maux, quelle peine cruelle
Réserves-tu pour punir les ingrats?

C'est donc en vain que je soupire!
Je n'ai plus d'espoir de bonheur.
Cruel Amour, sors de mon cœur;
Je dois détester ton empire.

SCÈNE VII.

EUCHARIS, HYLAS.

HYLAS,

à Eucharis qui s'avance, et veut, en l'appercevant, rentrer dans le bosquet de Flore.

EN VAIN vous évitez le malheureux Hylas;
Vous m'enviez en vain la douceur de me plaindre.
Quand on n'est plus aimé que reste-t-il à craindre?
Par-tout je veux suivre vos pas.

EUCHARIS.

Ingrat, cessez de vous contraindre.
Allez vivre heureux loin de moi,
Si l'on peut être heureux en trahissant sa foi.

HYLAS.

Qui! moi, je vous aurois trahie!

EUCHARIS,

lui montrant les deux guirlandes qui sont sur un des angles de l'autel.

Regarde, et vois ta perfidie.

HYLAS.

Quelle barbare main a pu tromper mes feux?

DUO.

EUCHARIS.

J'en crois mon cœur, j'en crois mes yeux,
Et la honte qui vous accable.

HYLAS.

Rendez-moi toujours malheureux;
Mais ne me croyez pas coupable.

EUCHARIS.

Non, non, je ne veux plus vous voir.
J'abjure un amour trop funeste.

HYLAS.

Pouvez-vous m'ôter tout espoir?
O jour cruel que je déteste!

EUCHARIS.

Parjure amant!

HYLAS.

O sort affreux!

ENSEMBLE.

C'est trop gémir; brisons nos nœuds.

SCÈNE VIII.

EUCHARIS, HYLAS, CÉPHISE.

CÉPHISE,

qui est rentrée sur la scène au commencement du duo, mais qui est restée fort en arrière d'Eucharis et d'Hylas, et n'en a point été apperçue.

BERGERS, votre sort m'intéresse ;
J'ai pitié de vos pleurs.
J'ignorois qu'on aimât avec tant de tendresse,
Quand j'ai préparé vos douleurs.

EUCHARIS.

Vous avez pu !..

HYLAS.

Qu'avez vous fait, barbare ?

CÉPHISE.

Je sens mes torts, et les répare.
Pardonnez-moi d'avoir trop écouté,
Dans l'espoir de troubler votre égale constance,
Tous les conseils que la vengeance

A réçus de la vanité.

HYLAS.

Chère Eucharis !..

EUCHARIS.

Hylas !..

HYLAS.

Que faut-il que j'espère ?

EUCHARIS.

Lorsque vous m'aimez constamment,
Croyez-vous que je délibère ?

HYLAS.

Non, jamais il ne fut de plus heureux amant.

TRIO.

CÉPHISE.

Votre chaîne sera légère;
Hymen, vole, et viens la former.

HYLAS.

Que ma chaîne sera légère !

EUCHARIS.

Hymen, vole, et viens la former.

CÉPHISE.

Votre bonheur est de vous plaire;

Votre gloire est de vous aimer.

HYLAS.

Notre bonheur est de nous plaire.

EUCHARIS.

Notre gloire est de nous aimer.

CÉPHISE.

Brûlez d'une éternelle flâme ;
Chassez la crainte loin de vous.

EUCHARIS, HYLAS.

Brûlons d'une éternelle flâme ;
Chassons la crainte loin de nous.

CÉPHISE, EUCHARIS, HYLAS.

L'amour est un tourment pour l'âme,
S'il est inconstant, ou jaloux.

❧

CÉPHISE.

Mêlez, mêlez vos sons aux accens d'alégresse
Qu'on vient encor faire entendre en ces lieux.
Les accens de l'amour heureux
Doivent enchanter la déesse.

SCÈNE DERNIÈRE.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, BERGERS, BERGÈRES, PASTRES, PASTOURELLES, EUCHARIS, HYLAS.

LE CHŒUR.

RENDONS grace de ses faveurs
A notre charmante immortelle;
Que notre ardeur soit digne d'elle,
Et renaisse comme ses fleurs.

Les bergers et bergères, pastres et pastourelles, s'unissent avec des guirlandes de fleurs.

EUCHARIS.

Jeunes beautés, que l'Amour vous éclaire;
L'art d'enflammer n'offre qu'un faux honneur;
Il vous égare, et le seul don de plaire
N'est qu'un plaisir, et jamais un bonheur.
Enchaînez-vous par des liens durables;
Pour votre cœur le bonheur est certain.
Ne craignez pas d'en être moins aimables;

Plaire et charmer, c'est là votre destin.

Les bergers et bergères, pastres et pastourelles, portent des fleurs à Eucharis.

HYLAS.

Des dons brillans de Flore
Le doux Printems emprunte ses attraits.
Ainsi le dieu charmant que l'univers adore
A la beauté doit tous ses traits.
C'est elle qui porte en nos âmes
Le sentiment et les desirs;
Un seul de ses regards sur nous lance les flâmes
Du dieu que suivent les plaisirs.

Divertissement général.

FIN.

LE LANGAGE
DES FLEURS,
COMÉDIE-BALLET
EN DEUX ACTES,

représentée à Fontainebleau sur le théâtre de la Cour le jeudi 6 novembre 1777.

On fait une nouvelle musique sur cet opéra pour le donner à Paris.

PERSONNAGES

CHANTANS, OU DANSANS.

ACHMET, *pacha de Chypre.*

FATMÉ, *femme du pacha, fille du sultan.*

ZULMIRE, *noble vénitienne faite esclave à Candie.*

ALI, *gentilhomme françois fait esclave à Candie.*

FÉLIME, *confidente de Fatmé.*

OFFICIER DES JANISSAIRES.

JANISSAIRES.

FEMMES } du pacha.
ESCLAVES }

La scène est en Chypre.



LE LANGAGE DES FLEURS, COMÉDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente les jardins du pacha, et son palais dans le fond. A un pavillon du palais, est un grand balcon placé obliquement et fort élevé, mais dont la balustrade l'est peu, afin que le spectateur puisse bien distinguer l'action qui doit s'y passer. En dedans de ce balcon, mais sur les côtés, est une douzaine de vases pleins d'arbustes, ou de fleurs, et dominant un peu sur la balustrade. En arrière du pavillon, est une terrasse contre laquelle est un gradin paré de riches tapis.

SCÈNE PREMIÈRE.

FATMÉ.

AMOUR constant, amour toujours heureux,
N'es-tu qu'un bien imaginaire?
Après avoir senti la douceur de tes feux,
Faut-il que j'aime encor quand je cesse de plaire?

Richesses, dignités, grandeur,
Oui, mon époux doit tout à ma haute naissance;
S'il eût senti le prix d'un tendre cœur,
Achmet auroit fait mon bonheur,
Et satisfait à la reconnoissance.

Il faut m'arracher en ce jour
Aux cruels ennuis de la plainte.
Mon cœur ne connoît plus de crainte;
Il est éclairé par l'amour.

SCÈNE II.

FATMÉ, ALI.

FATMÉ.

VENEZ, jeune François; répondez-moi sans feinte;
Je le veux. Nous pouvons parler en liberté.
La fille des sultans doit braver la contrainte
Qui, dans ces murs, fait gémir la beauté.
Vous connoissez Zulmire.

ALI.

Ah! que viens-je d'entendre!
Me serois-je trahi?

FATMÉ.

Comptez sur ma faveur;
Parlez.

ALI.

Je ne puis m'en défendre.
Le desir d'illustrer mon nom par ma valeur
M'avoit fait quitter ma patrie.
Je vis Zulmire dans Candie

Où bientôt le destin, par un cruel revers,
Nous unit sous les mêmes fers.

FATMÉ.

Vous vous aimez; cessez de feindre;
Je sais le secret de vos cœurs.
Que peut-il vous rester à craindre,
Quand je veux finir vos malheurs?

J'ai vu Zulmire et vous emprunter le langage (1)
Qu'ici l'amour mit en usage,
Que forme l'art d'unir les fleurs.

ALI.

Quoi! vous sauriez!..

FATMÉ.

Ali, vous brûlez pour Zulmire;
Mon époux à-la-fois perfide et malheureux
Pour elle également soupire,
Et, méprisé par elle, il méprise mes feux.

ALI.

Un cœur n'est pas long-tems rebelle

(1) On connoît sans doute cet usage des Turcs.

A l'amour joint à la beauté ;
Du sein de l'infidélité
Cet amour constant le rappelle ;
L'erreur fit sa légèreté ;
L'erreur même le rend fidèle.

FATMÉ.

Profitons, s'il se peut, du tumulte des jeux
Qui doivent embellir ces lieux.
De Zulmire et de vous je vais presser la fuite.
A quoi me vois-je donc réduite
Pour ramener un cœur qui brise tous ses nœuds !

Elle sort.

SCÈNE III.

ALI.

Qu'ai-je entendu? Je pourrois être heureux!
Seroit-ce un fol espoir dont mon ame est séduite?

Témoin de ma fidèle ardeur,
O tems, viens finir ma douleur;
Hâte le moment où j'aspire.
Souvent ton vol léger nous enlève au bonheur;
Vole au moins une fois, vole pour m'y conduire.

SCÈNE IV.

Zulmire paroît sur le balcon du palais. Après avoir témoigné par des gestes le plaisir qu'elle a de voir Ali, et alternativement regardé de tous les côtés si personne ne peut la voir, elle cueille des fleurs, et les montre successivement à son amant, ainsi que l'indique la scène, en faisant des gestes analogues à l'explication qu'il donne.

ALI, ZULMIRE.

ALI.

O CIEL ! Est-il bien vrai ? C'est elle ; c'est Zulmire !
Sa main forme déja ce langage enchanteur
Qui s'exprime par chaque fleur.
Que vois-je ? Ces jasmins auprès de l'immortelle
Me peignent la douceur
D'une flâme éternelle,
Et tout la promet à mon cœur.
O charmante Zulmire ! Une humble violette
Unie au lys éclatant

Demande si mon cœur sera toujours constant!
Ah ! comme ta beauté mon ardeur est parfaite.
Non, il n'est point d'aussi fidèle amant.
Ce myrthe que pare une rose
M'annonce le bonheur qui peut combler nos vœux.
Zulmire, je t'entends; il n'est rien que je n'ose.

Je vais servir nos tendres feux;
Oui, ce jour finira nos peines;
Oui, ma main brisera tes chaînes,
Ou je vais périr à tes yeux.

On voit alors Fatmé sur le balcon. Elle entraîne Zulmire dans l'intérieur du palais.

SCÈNE V.

ACHMET, ALI, ESCLAVES.

Les esclaves se rangent au fond du théâtre.

ACHMET,

à ses esclaves.

SERVEZ ma vive impatience,
Esclaves soumis à mes loix;
Allez; que la fête commence;
Célébrez l'objet de mon choix.

Deux esclaves sortent.

Dans ce doux moment tout s'apprête
A combler mes tendres desirs.
Puisse cette nouvelle fête
Se couronner par mes plaisirs!

A Ali.

Zulmire doit au moins apprendre à me connoître;
Si son cœur se refuse à mon empressement,
Quand je trahis Fatmé que j'aime encor peut-être,
Ce jour finira mon tourment.

A la foiblesse de l'amant
Il verra succéder l'autorité du maître.

ALI.

Daignez modérer une ardeur
Dont l'excès trop souvent peut nuire.
Pourquoi contraindre un jeune cœur
Qu'il est si flatteur de séduire?

Seigneur, espérez tout de l'amour et du tems.

ACHMET.

Eh bien, par tes sons si touchans
Peins aujourd'hui l'amour; embellis tous ses charmes,
Son bonheur, ses plaisirs, ses doux ravissemens;
Que Zulmire, à ta voix oubliant ses alarmes,
Partage enfin mes sentimens.

SCÈNE VI.

ACHMET, ZULMIRE, ALI, DOUZE FEMMES DU SÉRAIL, ESCLAVES DES DEUX SEXES.

Zulmire et les femmes du sérail s'asseyent sur le gradin. Elles sont toutes voilées.

CHŒUR DES FEMMES.

Ce doux asyle
Borne nos desirs;
Il est tranquille,
Fait pour les plaisirs.
Combien de peines
Dans la liberté!
Mais dans nos chaînes
Tout est volupté.

Les esclaves rendent hommage à Achmet.

ACHMET,

à Zulmire qui se lève, et ôte son voile.

Jeune et charmante Zulmire,
Par vos traits, par vos sons séduisez tour-à-tour;

Chantez le pouvoir de l'amour;
Ce sera chanter votre empire.

A votre voix légère et sensible à-la-fois
Cet esclave unira le charme de sa voix.

ALI, ET LE CHŒUR.

Aimez, aimez, aimons sans cesse;
L'amour seul peut nous rendre heureux.
Les premiers biens de la jeunesse
Sont d'allumer et de sentir ses feux.

ALI.

Quand on peut s'aimer sans contrainte,
On se livre au plaisir d'aimer;
L'amour cesse alors d'alarmer;
Le bonheur succède à la crainte.

Un doux souvenir
Adoucit l'absence;
Un doux avenir
Flatte l'espérance.
Tout est jouissance
Après l'heureux jour

Couronné par l'amour.

ZULMIRE.

L'amour souvent à mon âme
S'est peint sous d'autres couleurs;
Il ne m'offroit dans sa flâme
Que tourmens et que douleurs.
Je le voyois rempli d'alarmes,
Léger, tyrannique, jaloux;
Mais quand on le peint comme vous,
Je ne lui vois plus que des charmes.

ACHMET.

Qu'il vous embelliroit en brillant dans vos yeux!

ZULMIRE.

Tendre amour, qu'on est heureux
Par ton ivresse!
Le plus doux présent des Cieux,
C'est la tendresse.

LE CHŒUR.

Tendre amour, &c.

ZULMIRE.

Mon cœur étoit fait pour tes feux;
Il doit ajouter à ta gloire.

Hâte le moment précieux
Qui couronnera ta victoire.

Les esclaves forment des danses. Zulmire, suivie d'Ali, va pour reprendre sa place parmi les femmes, et sort avec lui par un côté du théâtre.

ACHMET.

Qu'il est de malheureux momens,
Quand on aime sans espérance!
Mais le souvenir des tourmens
Est un nouveau bonheur pour les tendres amans
Que l'amour enfin récompense.

Il s'avance vers le gradin des femmes.

SCÈNE VII.

ACHMET, FEMMES, ESCLAVES, UN OFFICIER DES JANISSAIRES.

L'OFFICIER DES JANISSAIRES,
s'avançant avec précipitation vers Achmet.

Un vaisseau qui mouilloit auprès de ce palais,
Seigneur, vient d'enlever Zulmire et le François.

ACHMET.

Ciel! quelle perfidie!

L'OFFICIER.

On vole à leur poursuite.
Leurs vœux seront trompés; leurs projets seront vains.

ACHMET.

S'ils retombent entre mes mains,
Combien je punirai leur audace et leur fuite!

Par mille tourmens tour-à-tour
Je saurai venger mon offense.
Dans les plaisirs de la vengeance

Cherchons à consoler l'amour.

Il sort avec toute sa suite.

Fin du premier acte.

ACTE II.

Le théâtre représente un bois qui fait partie des jardins du palais.

SCÈNE PREMIÈRE.

FATMÉ, FÉLIME.

FATMÉ.

AH ! laisse-moi gémir dans cette solitude.

FÉLIME.

Espérez un destin plus doux ;
Sans doute pour jamais Zulmire est loin de vous.

FATMÉ.

Non, rien ne peut calmer ma sombre inquiétude ;
Peut-être ces captifs sont rentrés dans les fers.
O tendresse fatale !
Peut-être mon époux aux pieds de ma rivale
Va redoubler les maux que mon cœur a soufferts.

Il saura mes projets ; j'en serai la victime.
O douleur ! O funeste jour !
Mon époux ne verra qu'un crime
Dans ce qu'aura tenté l'amour.

Charme des cœurs, douce espérance,
N'aurois-tu qu'un flambeau trompeur?
Faut-il s'armer de défiance,
Quand tu nous montres le bonheur?
Ah ! s'il est doux de voir paroître
Des biens dont l'âme veut jouir,
Qu'il est cruel de les connoître,
Quand on les voit s'évanouir !

Charme des cœurs, douce espérance,
N'aurois-tu qu'un flambeau trompeur ?
Faut-il s'armer de défiance,
Quand tu nous montres le bonheur?

SCÈNE II.

FATMÉ, ACHMET, FÉLIME.

ACHMET.

MILLE cris dont au loin retentit le rivage
M'assurent que l'on va revoir
Ces indignes captifs qui, fuyant l'esclavage,
Ont trompé mes bontés, et bravé mon pouvoir.
Quoi ! vous baissez les yeux ! Vous gardez le silence !
Vous semblez ressentir les plus vives douleurs !
Que faut-il, hélas ! que je pense
De ce silence et de vos pleurs ?

FATMÉ,

avec embarras.

Seigneur...

ACHMET.

On m'a dit vrai ; c'est Fatmé qui m'outrage.
Malgré les droits du sang, et le nœud qui m'engage...

FATMÉ.

Je n'ai point d'autres droits que mon cœur et ta foi ;

Donne-moi donc la mort, si tu n'es plus à moi.
De Zulmire et d'Ali la fuite est mon ouvrage.

ACHMET.

Quoi ! vous avez tramé ce complot odieux !
Vous l'avez pu ! Vous osez me le dire !

FATMÉ.

Tout ce qu'un tendre amour inspire
Paroît légitime à mes yeux.
Connois l'excès de ma fatale ivresse.

ACHMET.

Et vous m'aimez en déchirant mon cœur !

FATMÉ.

Je souffrois moins de ma douleur,
Que des mépris qu'éprouvoit ta foiblesse.
Que vois-je dans tes yeux ? Seroit-ce la fureur,
Le repentir, ou la tendresse ?

Ingrat, je tombe à tes genoux.
Ah ! pourquoi dans ton cœur ne suis-je plus la même ?
Abjure un si fatal courroux
En voyant ma douleur extrême.
Ton amour autrefois m'offrit un sort si doux !

Daigne au moins m'écouter, et souffrir que je t'aime.

ACHMET.

Que ne peut la beauté d'accord avec l'amour!
Que sa voix pour mon ame est douce et redoutable!
Fatmé, vous l'emportez. Je suis, je fus coupable;
J'en rougis.

FATMÉ.

Vous m'aimez!

ACHMET.

Par un juste retour,
Je vous rends pour jamais ma tendresse en ce jour.

DUO.

FATMÉ.

Je dois oublier mes alarmes.

ACHMET.

Ne voyez plus que mon ardeur.

FATMÉ.

Que ce moment est plein de charmes!

ACHMET.

Que j'en ressens bien la douceur!

ENSEMBLE.

Serrons la chaîne qui nous lie,

Quand l'amour réunit nos cœurs,
Et nous verrons couler la vie
Comme un ruisseau parmi des fleurs.

SCÈNE III.

ACHMET, FATMÉ, ZULMIRE, ALI, FÉLIME, TROUPE DE JANISSAIRES.

Zulmire et Ali arrivent enchaînés sur le devant du théâtre.

ACHMET.

AINSI vous trahissiez tous deux ma confiance!
Mais le sort trompe votre espoir,
Et votre cœur ne peut prévoir
L'excès de ma vengeance.

ZULMIRE.

Nous sommes criminels; vous pouvez nous punir;
Mais en d'autres climats l'hymen dut nous unir;
Les fers n'ont point changé notre âme.
Je voyois dans Ali mon amant, mon époux.
Si mon cœur eût trahi sa flâme,
Aurois-je été digne de vous?

ACHMET.

Vivez; soyez unis.

ZULMIRE, ALI.

O vengeance chérie!

ACHMET.

Fatmé l'ordonne, et peut tout sur mon cœur.
Que mes bienfaits et le bonheur
Vous suivent dans votre patrie.

Les Janissaires ôtent les fers à Zulmire et à Ali, et se retirent au fond du théâtre.

Pour célébrer de plus durables feux,
Venez; accourez tous; redoublez votre zèle.
Le moment qui me donne une chaîne éternelle
Est celui qui me rend heureux.

ACHMET, FATMÉ, ZULMIRE, ALI.

Jurons-nous l'un à l'autre une tendre constance;
A l'amour consacrons sans cesse nos desirs;
Il a comblé notre espérance;
Nous lui devons tous les plaisirs.

SCÈNE DERNIÈRE.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, FEMMES, ET ESCLAVES DU SÉRAIL.

Marche des Janissaires qui vont rendre hommage à Achmet.

ZULMIRE.

AIMONS dans le bel âge;
Aimons sans crainte; aimons long-tems;
Amour, règne sur nos beaux ans,
Et règne sans partage.
Non, rien ne dédommage,
Amour, de tes plaisirs charmans.

S'il est doux de plaire,
Plus doux d'enflammer,
Un bien nécessaire,
C'est le bien d'aimer.

Aimons, &c.

Ton ardeur féconde
Est aux cœurs constans
Ce que sont au monde
Les feux du printems.

Aimons, &c.

LE CHŒUR.

Que tout applaudisse
La fin de ce jour;
Que tout retentisse
Du nom de l'amour.

Divertissement général.

FIN.

GLICÉRE,

COMÉDIE-BALLET

EN UN ACTE.

Le desir de rendre le récitatif plus rapide a fait hasarder de mettre tout cet opéra en petits vers de huit syllabes au plus. Si cette manière réussit, on pourra en faire usage dans les opéra-ballets ; car la tragédie paroît exiger la majesté des grands vers si nécessaires pour encadrer une pensée ou un sentiment, et donner ainsi plus d'énergie au discours.

On va travailler à la musique de cet opéra.

PERSONNAGES

CHANTANS, OU DANSANS.

LINDOR, *amant de Glicère.*
GLICÈRE, *jeune veuve.*
CLÉON, *frère de Glicère.*
CHASSEURS.
CHASSERESSES.
PAYSANS.
PAYSANNES.
MATELOTS.
MATELOTTES.

La scène est au château de Lindor sur les côtes de Provence.



GLICÉRE, COMÉDIE-BALLET.

Le théâtre offre un vestibule du château de Lindor, qui communique par le fond à une salle à manger.

SCÈNE PREMIÈRE.

GLICÈRE, CLÉON, CHASSEURS ET CHASSERESSES.

CLÉON, ET LE CHŒUR.

SOMMEIL et paresse,
Quittez ce séjour;
Votre empire cesse;
Vivent l'alégresse,
La chasse et l'amour!

A la chasse, à la chasse !
La nuit fait place
Au plus beau jour.

CLÉON.

Que de fleurs par-tout vont éclore !
Les zéphirs épurent les airs.
Déja les chantres de l'aurore
Forment d'harmonieux concerts.
Amis, qu'en ces lieux tout s'éveille
Pour voir ses brillantes couleurs,
Et par le doux jus de la treille
Allons tous ranimer nos cœurs.

Les chasseurs et chasseresses sortent.

SCÈNE II.

GLICÈRE, CLÉON.

CLÉON,

retenant Glicère.

VOUS vous éveillez la première,
Et la chasse, jeune Glicère,
Pour vous fut toujours sans attraits.
Parlez ; quel est donc ce mystère ?
Quoi ! pour un ami, pour un frère,
Pourriez-vous avoir des secrets ?

GLICÈRE.

Hélas ! vous devez me comprendre ;
Et, loin d'accuser l'amitié,
Adoucir par votre pitié
Les peines d'une âme trop tendre.

CLÉON,

gaîment.

Puis-je plaindre l'heureux tourment
Qui se fait sentir à votre âme ?

Lindor vous aime ; il est charmant.

GLICÈRE.

Je veux résister à sa flâme ;
Je veux fuir tout engagement.

Qu'une flâme passagère
Me paroît à redouter !
Est-il de chaîne légère,
S'il faut toujours la porter ?
Sous les liens du mariage
Qu'il est peu de félicité !
Je goûte au moins dans le veuvage
Les charmes de la liberté.

CLÉON.

Cette liberté si chérie
Éloigne souvent du bonheur ;
Elle n'est un bien pour le cœur
Qu'au moment qu'on la sacrifie.

L'amour qu'ont inspiré vos yeux
Vous promet des jours desirables ;
On ne doit pas craindre des nœuds

Que l'on peut toujours rendre aimables.
Faites le bonheur de Lindor.

GLICÈRE.

Je ne puis me résoudre encor,
Quoique la plus vive tendresse,
Cher Cléon, plus que vous m'en presse.
Lindor va sans doute venir;
Ne trahissez pas ma foiblesse;
Il s'avance.

CLÉON,

gaîment.

Et moi, je vous laisse.
Ce n'est pas, je crois, vous trahir.

SCÈNE III.

GLICÈRE, LINDOR.

LINDOR.

VOULEZ-vous me faire connoître
Quels sont aujourd'hui vos desirs ?
Daignez commander aux plaisirs ;
A votre voix ils vont paroître.

GLICÈRE.

Il semble qu'un enchantement
Ici concoure à les produire.

LINDOR.

Quand c'est la beauté qui desire,
Tout est facile au sentiment ;
Mais, lorsque par votre présence
On voit tant de cœurs satisfaits,
L'amour seul doit-il à jamais
Gémir, ou garder le silence ?

GLICÈRE.

Je vais vous parler sans détour ;

Souvent mon cœur plaignit vos peines;
Mais je redoute les chaînes
De l'hymen et de l'amour.

Non, rien ne pourra me contraindre
A me lier de nouveaux nœuds.

LINDOR.

Ah! s'il en est de malheureux,
Glicère, est-ce à vous de les craindre?

L'hymen offre à deux époux
Les biens les plus doux;
L'heureuse tendresse
Dicte tous leurs vœux;
Tout est commun pour eux,
Et tout les intéresse;
Un partage enchanteur
Rend leur peine plus légère;
Mais, par un effet contraire,
Il augmente leur bonheur.

L'hymen obtiendra-t-il sa grace?

GLICÈRE.

Voici le moment de la chasse ;
Cessez d'interroger mon cœur.

SCÈNE IV.

Le fond du théâtre s'ouvre, et l'on voit une table servie. Plusieurs chasseurs et chasseresses sont autour de cette table où Glicère prend place avec d'autres chasseresses. Les chasseurs sont debout. Les chasseurs et chasseresses qui ont paru à la première scène rentrent sur le théâtre, et y forment des danses.

GLICÈRE, LINDOR, CLÉON, CHASSEURS, CHASSERESSES.

CLÉON,
sur le devant de la scène.

LE cor nous appelle ;
Volons dans les bois ;
Qu'une ardeur nouvelle,
Le cor et la voix,
Hâtent nos exploits.
La chasse, à tout âge,
Nous plaît, nous engage ;

Elle a tour-à-tour,
Elle a ses alarmes,
Ses ruses, ses charmes,
Ainsi que l'amour.

Le cor nous appelle;
Volons dans les bois;
Qu'une ardeur nouvelle,
Le cor et la voix,
Hâtent nos exploits.

Mais si l'amour nous prépare
Des plaisirs plus secrets;
Mais si l'amour nous égare
Dans nos sombres forêts,
Paix, paix;
Plus de fanfare;
Soyons discrets.

Les chasseurs qui ne se sont point mis à table vont prendre ceux qui y sont, et les ramènent sur le devant de la scène. Cette action doit être exécutée par des danses.

TRIO.

CLÉON, GLICÈRE, LINDOR.

Chantons gaîment, chantons sans cesse,

CLÉON, LINDOR.

La chasse, l'amour et le vin.

GLICÈRE.

Rien ne manque à notre destin;
Tout anime notre alégresse.

CLÉON, LINDOR.

Tout anime notre alégresse.

GLICÈRE, LINDOR.

Lorsque le plaisir s'offre à nous,
Comment résister à le suivre?

LINDOR,

à Glicère.

Il est toujours auprès de vous;
C'est pour lui que vous devez vivre.

GLICÈRE, CLÉON.

C'est pour lui que nous devons vivre.

LINDOR,

à Glicère.

Pourquoi penser avec chagrin

Que le bonheur est peu durable ?

CLÉON.

Jouissons, dans l'espoir aimable
De jouir encor mieux demain.

GLICÈRE, LINDOR, CLÉON.

Pourquoi penser avec chagrin
Que le bonheur est peu durable ?
Jouissons, dans l'espoir aimable
De jouir encor mieux demain.

CLÉON, LE CHŒUR.

A la chasse, amis, à la chasse !
Partons, partons promptement.
Après cet amusement,
Qu'un autre vienne, et le remplace.

Les chasseurs partent, et Cléon donne le bras à sa sœur, en prévenant Lindor qui s'avançoit pour donner le sien, et en lui souriant.

SCÈNE V.

LINDOR.

O JOUR pour moi plein de douceur!
Glicère enfin daigne me plaindre;
Mais comment décider son cœur
Tant que l'hymen lui semble à craindre?

Amour, seconde mes desirs;
Soumets la beauté qui m'enchante;
Offre-lui la chaîne touchante
De tes charmes, de tes plaisirs.
Quel bien, si j'apprends d'elle-même
Que son cœur se rend à mes vœux!
Bientôt je serai plus heureux
Par le bonheur de ce que j'aime.

Mais allons joindre nos chasseurs.

Le tonnerre gronde. Lindor s'arrête au milieu de la scène.

Quel orage se fait entendre !
Allons ; c'est trop me faire attendre.

SCÈNE VI.

GLICÈRE, LINDOR.

Le tonnerre gronde encore.

GLICÈRE,

rentrant sur la scène avec effroi.

CIEL ! ô ciel ! je frémis, je meurs.
Rien ne peut calmer les frayeurs
Dont mon âme est atteinte.

Elle se jette dans les bras de Lindor.

Ah ! Lindor, ne me quittez pas.

LINDOR,

tenant Glicère dans ses bras.

Que cet instant m'offre d'appas !
Faut-il le devoir à la crainte ?

GLICÈRE.

Ah ! Lindor, ne me quittez pas.

Au bruit éclatant du tonnerre,
Au feu rapide des éclairs,

J'ai cru sentir trembler la Terre ;
J'ai cru voir s'embraser les Airs.

LINDOR.

Calmez-vous ; l'amour vous en presse.
Loin d'ajouter à mes tourmens,
Tournez vers moi ces yeux charmans
Que mon cœur aimera sans cesse.

GLICÈRE.

Comment me parler de vos feux,
Lorsque ma frayeur est extrême ?

LINDOR.

Comment voir un moment vos yeux
Sans vous dire que je vous aime ?

GLICÈRE.

Peut-être enfin, peut-être, un jour,
Plus sensible à votre tendresse...

LINDOR.

Puis-je espérer un doux retour ?

GLICÈRE.

N'espérez rien de ma foiblesse.

LINDOR.

Cruelle !

Le tonnerre se fait encore entendre, mais moins vivement. Glicère toujours effrayée se rapproche de Lindor.

GLICÈRE.

Quels nouveaux éclats!
Cher Lindor, ne me quittez pas.

LINDOR.

Ah! c'est-là ma première envie.

Dans les nœuds d'un hymen charmant
Je me croirois toute ma vie
Au jour où mon âme ravie
Auroit reçu votre serment.
Les soins où l'hymen engage,
Un regard, un mot flatteur,
Tout, dans mon tendre esclavage,
Tout seroit pour moi faveur.

GLICÈRE.

Promettre à jamais la constance,
C'est le langage des amans.
Mais combien ces engagemens
Trompent souvent notre espérance!

Notre esclave, prompt à changer,
Bientôt se moque de nos peines,
En nous resserrant dans les chaînes
Dont il a su se dégager.

LINDOR.

Ah ! quand vous connoissez mon âme,
Vos attraits, ma constante flâme,
Pourriez-vous soupçonner ma foi ?

GLICÈRE.

Hélas !

LINDOR.

Incertitude affreuse !

GLICÈRE.

Lindor, qu'exigez-vous de moi ?

LINDOR.

Le seul droit de vous rendre heureuse.

GLICÈRE.

C'en est fait ; Lindor, aimons-nous.
Je rougis de ma défiance.
Voilà ma main ; elle est à vous.

LINDOR.

Voyez tomber à vos genoux

L'amour et la reconnoissance.

DUO.

GLICÈRE, LINDOR.

Les vents ont calmé leur fureur;
Le bruit cesse; le Ciel s'épure.
La félicité de mon cœur
S'étend sur toute la nature.

LINDOR.

Ah! quel bonheur de s'enflammer!

GLICÈRE.

Je ne connois plus les alarmes.

LINDOR.

Que l'amour par vous a de charmes!

ENSEMBLE.

Non, non, je ne veux plus qu'aimer.
Amour, non, tu n'as que des charmes.

SCÈNE VII.

GLICÈRE, LINDOR, CLÉON, CHASSEURS, CHASSERESSES.

LINDOR.

QUE l'orage est heureux pour moi!
Amis, sachez que je lui doi
L'aveu de mon bonheur suprême.
La charmante Glicère enfin
M'accorde son cœur et sa main.
Honorons tous l'objet que j'aime.

Au fond du théâtre.

Que les habitans de ces lieux
Viennent se mêler à nos jeux.

CLÉON,

gaîment à Glicère.

Quoi! vous avez eu l'imprudence
De découvrir votre secret!

GLICÈRE.

Vainement j'ai fait résistance.

CLÉON.

Graces à votre impatience,
Je ne crains plus d'être indiscret.

CLÉON, LE CHŒUR.

Tôt ou tard l'amour engage,
Et sait vaincre les rigueurs;
Il nous plaît par son image,
Quand il laisse en paix nos cœurs.
Si la Terre est embellie
Par les faveurs du Printems,
L'amour pour nous en tout tems
Répand des fleurs sur la vie.

SCÈNE DERNIÈRE.

GLICÈRE, LINDOR, CLÉON, CHASSEURS, CHASSERESSES, PAYSANS, PAYSANNES, MATELOTS, MATELOTTES.

Les paysans et les matelots, sur une même marche, viennent saluer Glicère. Danse des paysans.

CLÉON.

JEUNES époux,
Aimez-vous;
Éloignez sans cesse
Le soupçon jaloux,
Et n'écoutez que la tendresse;
Qu'avec vous l'hymen ait toujours
Le bandeau des amours.
Songez souvent à vous plaire;
Cachez quelquefois vos feux;
Le moment qu'on donne au mystère
Prépare celui d'être heureux.

Entrée de matelots.

LE CHŒUR.

Si la Terre est embellie
Par les faveurs du Printems,
L'amour pour nous en tout tems
Répand des fleurs sur la vie.

Divertissement général.

FIN.

ROGER,

COMTE DE FOIX,

BALLET HÉROIQUE

EN TROIS ACTES.

Ce poëme a été très long-tems entre les mains de monsieur Granier, directeur de l'académie royale de musique, et la musique en étoit presque finie; mais je l'ai engagé à renoncer à cet ouvrage, parce que j'en trouvois le premier acte trop froid, parce que son sujet rentre un peu trop dans celui d'Adèle de Ponthieu, sans en avoir les avantages. Je me crois permis de me juger dès que ce n'est que pour me condamner. Cet opéra paroîtra sûrement beaucoup plus négligé que les autres. Je conviens donc que j'ai écouté ma paresse sur un poëme qui ne doit point paroître au théâtre.

PERSONNAGES
CHANTANS, OU DANSANS.

ROGER, *comte de Foix.*
BERTRAND, *comte de Béziers.*
GASTON DE BÉARN, *frère d'armes de Roger.*
ARSINDE, *fille du comte de Béziers.*
ROZINDE, *confidente d'Arsinde.*
ALAMAR, *prince de Grenade.*
DAMES *de la Cour de Béziers.*
CHEVALIERS.
SARRAZINS, SARRAZINES.
GUERRIERS *françois, et sarrazins.*
PEUPLE.
MATELOTS.

La scène est dans un château près de Béziers.



ROGER, COMTE DE FOIX, BALLET HÉROIQUE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre offre un jardin orné suivant l'idée que les Mahométans ont de leur paradis. Ce jardin est planté de palmiers, d'orangers, de myrthes; on y voit plusieurs groupes de belles femmes; il y a des carreaux placés aux pieds des arbres, des deux côtés du théâtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARSINDE.

QUE de jours perdus pour ma vie,

Depuis que le héros qui cause mes douleurs
A quitté cette Cour pour voler en Syrie,
Malgré l'amour, malgré mes pleurs!
Je sais qu'il est toujours suivi de la victoire,
Qu'on chérit ses vertus, qu'on redoute son bras;
Mais enfin je ne le vois pas,
Et plus il brûle pour la gloire,
Plus je sens les périls renaissans sur ses pas.

Réponds à mon impatience,
Ciel, que j'implore chaque jour;
Couronnne les desirs, couronne la constance
De deux cœurs unis par l'amour.

SCÈNE II.

ARSINDE, LE COMTE DE BÉZIERS.

LE COMTE.

Le Ciel, ma fille, a pitié de tes larmes,
Et le comte de Foix va calmer tes alarmes,
Va bientôt se rendre à ma Cour;
Déja Gaston l'annonce, et prévient son retour.

ARSINDE.

Roger viendroit! O moment plein de charmes!

LE COMTE.

Oui, ce jeune héros, ce chef de mes guerriers,
Que sous ses murs Solyme arrête,
Va bientôt achever cette illustre conquête,
Et porter à tes pieds ses vœux et ses lauriers.

ARSINDE.

Il est donc des périls encor pour son courage!
Je ne sais quel pressentiment...
Sur des murs écroulés peut-être, en ce moment,
Il s'élance, et combat au milieu du carnage.

LE COMTE.

Rassure-toi; bannis un funeste présage.

ARSINDE.

Comment me rassurer? Je crains pour mon amant.

LE COMTE.

Voici bientôt le jour le plus beau de ma vie
Et le plus heureux pour ton cœur.
Que j'aimerai ce jour où ma Septimanie
Aux états de Roger par ton hymen unie,
Applaudira mon choix et ton bonheur!

DUO.

LE COMTE.

N'écoutons plus que l'espérance.
Le sort s'adoucit; tu le vois.

ARSINDE.

Comment oublier à-la-fois
Tous mes malheurs, les dangers et l'absence?

LE COMTE.

Si tu chéris ton père et son repos,
Chère Arsinde, cesse de craindre.

ARSINDE.

Je vous chéris; je dois taire mes maux;

Ce n'est pas l'instant de m'en plaindre.

LE COMTE.

Ton bonheur fut toujours le premier de mes vœux.

ARSINDE.

Est-il de bien pour moi, si vous n'êtes heureux?

Mais enfin verrai-je sans cesse
Le prince de Grenade aspirer à ma foi?
Aujourd'hui, dans ces lieux, sa fatale tendresse
Veut, mais en vain, distraire ma tristesse
Par des jeux importuns et douloureux pour moi.

LE COMTE.

Se peut-il qu'Alamar espère
Un hymen à ses vœux refusé constamment?
On vient; repose-toi sur l'amitié d'un père
Du soin de finir ton tourment.

SCÈNE III.

ARSINDE, ALAMAR, SARRAZINS, SARRAZINES.

Les Sarrazins et les Sarrazines entrent sur la scène en dansant et chantant ; ils forment tour-à-tour divers quadrilles dans le costume des Persans, des Tartares et des Tunisiens. Les Sarrazines qui ne dansent pas vont s'asseoir sur les carreaux aux côtés du théâtre. Les Sarrazins chantans sont debout derrière elles.

LE CHŒUR.

LES douceurs d'un tendre esclavage
Doivent combler nos desirs.
Les chaînes que l'amour partage
Sont les chaînes des plaisirs.

UNE SARRAZINE.

L'amour plaît même à qui l'évite ;
Il ravit, s'il est écouté ;
Le plaisir qui vole à sa suite
Embellit jusqu'à la beauté.

LE CHŒUR.

Les douceurs, &c.

UNE SARRAZINE.

Les oiseaux par leurs doux ramages
Peignent le bonheur de l'amour;
S'ils se taisent sous ces feuillages,
C'est pour le goûter à leur tour.

LE CHŒUR.

Les douceurs, &c.

ALAMAR.

Princesse, quel bonheur sera ma récompense,
Si je vois vos yeux satisfaits
De ce nouvel hommage offert par mes sujets!

ARSINDE.

Je le reçois avec reconnoissance.

UNE SARRAZINE.

Douce liberté,
Brillante gaîté,
Heureuse tendresse,
Rendez sans cesse
Nos sons plus touchans,
Nos jeux plus piquans.

De l'art charmant de plaire
Voici tout le mystère :
Ce n'est qu'en amusant
Qu'on rend un cœur constant.

Les Sarrazins forment des danses grotesques.

UNE SARRAZINE.

Aimable jeunesse,
Sûre de charmer,
Hâtez-vous d'aimer;
L'amour vous en presse.
Laissez engager votre cœur,
Sans réfléchir sur l'inconstance.
Les momens de la résistance
Sont tous dérobés au bonheur.

LE CHŒUR.

Laissons engager, &c.

ARSINDE,

à Alamar.

J'interromps à regret vos jeux et votre zèle;
Mais vous excuserez un juste empressement.
Mon devoir, prince, en ce moment
Près de mon père me rappelle.

ALAMAR.

Ah ! j'ai trop bien lu dans vos yeux,
Et ce devoir n'est pas le motif qui vous presse.

A sa suite.

Terminez d'inutiles jeux.

La suite d'Alamar se retire.

SCÈNE IV.

ALAMAR, ARSINDE.

ALAMAR.

MAIS du moins, belle Arsinde, écoutez ma tendresse.

ARSINDE.

Vous savez que mon père a rejeté vos vœux.

ALAMAR.

Je sais que vous n'avez pour moi que de la haine,
Et que vous êtes inhumaine
Autant que je suis malheureux.

Arsinde veut s'éloigner.

Arrêtez; jouissez, barbare,
Du spectacle de ma douleur;
Bravez, s'il le faut, ma fureur;
Mais que mon sort aujourd'hui se déclare.

ARSINDE.

Pourquoi me forcez-vous à vous ouvrir mon cœur?

ALAMAR.

Ah! je ne vois que trop ce que j'en dois attendre;

Que je n'en puis jamais espérer de retour,
Et qu'il brûle d'un autre amour.

ARSINDE.

Je rougirois de m'en défendre.
En formant un hymen qui fait tout mon espoir,
Je vais obéir à mon père.
Que de biens à-la-fois de pouvoir satisfaire
L'amour, la gloire et le devoir!

ALAMAR.

Vous aimez! Ah! voilà ce qui me désespère.

ARSINDE.

Pardonnez un aveu sincère
Que vous venez de m'arracher.
Oui, mon cœur s'est laissé toucher,
Et pour jamais Roger a su me plaire.

ALAMAR.

O Ciel! je pourrois voir un terme à mes ennuis!
Le jour auroit pour moi des charmes!
Roger, si je me fie à de nouveaux avis,
Ne doit plus me causer d'alarmes.

ARSINDE.

Que dites-vous?

ALAMAR.

Le puissant Saladin
Sous ses drapeaux a fixé le destin;
Il a délivré la Syrie.

Par ses guerriers et les troupes d'Asie
Les Croisés, dans leur camp assiégés à leur tour,
Sous les murs de Solyme ont dans le même jour
Pris des fers, ou perdu la vie.

ARSINDE.

Roger ne seroit plus! O douleur! O regrets!
Ciel! je devrois compter au rang de tes bienfaits
De savoir dans les fers un héros que j'adore!
Roger ne seroit plus, et je vivrois encore!
Ah! quel que soit son sort, ne me voyez jamais.

Elle sort.

SCÈNE V.

ALAMAR.

Elle aime, me fuit, et m'offense !
Mes peines, mes tourmens irritent sa rigueur !
Elle m'ôte toute espérance,
Et je sens que je l'aime avec plus de fureur !
N'est-ce donc que dans la vengeance
Que je puis trouver mon bonheur ?
Il faut, il faut encor, malgré sa résistance,
Essayer de toucher son cœur.

Allons aux pieds de l'inhumaine
Faire parler le désespoir ;
Allons, allons lui faire voir
La fureur où l'amour m'entraîne.
Allons aux pieds de l'inhumaine
Faire parler le désespoir ;
Mais, si toujours ma plainte est vaine,
Suivons un funeste transport ;

La vengeance est toujours certaine
Quand on sait affronter la mort.

Fin du premier acte.

ACTE II.

Le théâtre offre un péristile du château du comte de Béziers.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROGER,

armé, et ayant une croix rouge sur la poitrine.

AH! que ce jour m'est cher! Que mon âme est contente!
Enfin je revois ces beaux lieux,
Ces lieux où l'objet qui m'enchante
A reçu l'aveu de mes feux.
Par-tout son image charmante
Se peint et s'anime à mes yeux.

Venez, volez, heure trop lente;
Offrez bientôt à mon attente
La beauté si chère à mon cœur.

Venez, volez, heure trop lente;
Servez, annoncez mon bonheur.

Mais je veux en vain me défendre
Contre un soupçon injurieux.
Trouverai-je Arsinde aussi tendre
Qu'elle parut sensible à mes tristes adieux?

SCÈNE II.

ROGER, GASTON.

ROGER,

embrassant Gaston.

EST-ce toi, cher Gaston ?

GASTON.

Recevez mon hommage.

Rendu depuis six mois au soin de vos états,
Je croyois prévenir vos pas.

ROGER.

D'aujourd'hui seulement j'ai revu ce rivage.

GASTON.

Sans doute le succès a suivi vos exploits.

ROGER.

Tu dois le croire, ami, puisque tu me revois.

Nos guerriers pleins d'un nouveau zèle,
Bravant à l'envi les hasards,
Ont vaincu ce peuple infidèle,

Ont fait écrouler ses remparts.
Parmi les lances et les dards,
La mort vole ; elle frappe, ou sème au loin la crainte ;
Et bientôt dans la cité sainte
La valeur réunit nos heureux étendards.

GASTON.

Le Ciel a donc béni cette grande entreprise !

ROGER.

Les armes des Croisés ont servi ses desseins,
Et Solyme conquise
Voit Bouillon dans ses murs au rang des souverains.
Moi, quitte envers l'honneur, et tout à ma tendresse,
Mais inquiet, jaloux, et craignant des rivaux,
Je pars ; près de ces bords je laisse mes vaisseaux,
Et viens seul éprouver la foi de la princesse.
Si le fier Alamar avoit touché son cœur !
Il l'adore ; il la voit sans cesse.

GASTON.

N'écoutez point une vaine frayeur.

L'absence qu'ordonne la gloire,
Loin de changer un cœur, l'enflâme chaque jour,

Et les palmes de la victoire
Ont des charmes sûrs pour l'amour.

ROGER.

Si je me vois aimé, si l'amitié m'éclaire,
Ami, je serai trop heureux.
Prête-moi ton secours.

GASTON.

Parlez : que dois-je faire ?

ROGER.

Cherchons Arsinde, et, loin de tous les yeux,
Apprends-lui mon retour ; parle-lui de ma flâme ;
En lui cachant mes traits, je lirai dans son âme.
O Ciel ! je l'apperçois ! Hâte-toi ; sers mes vœux.

Roger remonte le théâtre à l'arrivée d'Arsinde, afin d'éviter d'en être reconnu, et se place ensuite un peu en arrière d'elle.

SCÈNE III.

ARSINDE, GASTON, ROGER.

GASTON.

BELLE Arsinde, daignez entendre
Un chevalier françois de la part de Roger.

ARSINDE.

De sa part ! Est-il libre, et loin de tout danger?
Revient-il ? Ah ! que vais-je apprendre ?

GASTON.

L'amour va vous l'offrir.

ARSINDE.

Faut-il toujours l'attendre ?

GASTON.

Sa flotte n'est pas loin de ce lieu fortuné ;
Mais que le bruit flatteur que font par-tout vos charmes,
Et les feux d'un rival à vous plaire obstiné,
Ont souvent à son âme inspiré des alarmes !

ARSINDE.

Qu'il connoît peu le cœur que le Ciel m'a donné !

L'ingrat ! Mais je le sens, hélas ! par ma foiblesse ;
L'ingrat qu'on aime est toujours pardonné.

GASTON.

Que Roger est heureux !

ARSINDE.

Qu'il vienne ; qu'il s'empresse.
Allez.

Appercevant Roger qui s'avance.

O Ciel !

ROGER.

Il tombe à vos genoux.

ARSINDE.

Roger, mon amant, est-ce vous ?
Non, je ne puis le croire encore.

ROGER,

à Gaston.

En voyant celle que j'adore,
Qui pourroit me blâmer d'un mouvement jaloux ?

ARSINDE.

Comment soupçonner ce qu'on aime ?

ROGER.

Comment croire à l'excès de ma félicité ?

Ah! pardonnez l'erreur extrême
D'un cœur vivement agité.
Occupé d'un rival, rempli de votre image,
Mon cœur n'a jamais craint sans aimer davantage.
Est-ce donc outrager l'amour et la beauté?

DUO.

ARSINDE.

Je devrois punir votre offense;
Mais vous m'aimez, et je vous vois.
Non, je n'ai plus la liberté du choix
Entre l'amour et la vengeance.

ROGER.

Pourriez-vous punir une offense
Dont je gémis quand je vous vois?
Vous n'avez plus la liberté du choix
Entre l'amour et la vengeance.

ARSINDE.

Douterez-vous encor si vous êtes aimé,
Et si mon cœur sera fidèle?

ROGER.

Toujours vous me verrez charmé;
Je vous verrai toujours, et plus tendre, et plus belle.

ENSEMBLE.

Quel instant ! Quel doux avenir !
L'amour enfin va nous unir.

ARSINDE.

Que j'ai craint pour vos jours !

ROGER.

Vous m'en dictiez l'usage.

Non, ce n'est que par mon courage
Que je pouvois mériter tant d'appas.
J'invoquois votre nom dans l'horreur des combats,
Et la gloire, sous votre image,
Rendoit tout facile à mon bras.

Mais craignez de laisser connoître
Que l'amour près de vous m'a conduit.

ARSINDE.

Et pourquoi ?
Mon père vous chérit, et vous promit ma foi.

ROGER.

Il me soupçonneroit peut-être

Du cruel sentiment dont je ne fus pas maître.
Je ne veux point avoir à rougir devant lui.

ARSINDE.

Il ne verra dans vous qu'un fils et son appui.

ROGER.

Chargé de ses vaisseaux je dois les lui remettre,
Et je pars.

ARSINDE.

Vous partez!

ROGER.

Avant la fin du jour
Je reviens à vos pieds, et pour toute ma vie.

ARSINDE.

Eh bien, ce jour encor l'amour le sacrifie.

ROGER.

Fiez-vous à mon cœur pour hâter mon retour.

SCÈNE IV.

ARSINDE.

Ce jour enfin va terminer ma peine ;
Je revois ce que j'aime, et le revois constant.
Loin d'un objet aimé, quel funeste tourment
De craindre les dangers où la valeur l'entraîne !
Mais quel bonheur de revoir un amant
Que la gloire accompagne, et que l'amour ramène !

Que vos charmes sont précieux,
Doux transports d'une heureuse flâme !
Tout va s'embellir à mes yeux ;
Tout devient plaisir pour mon âme.

SCÈNE V.

ARSINDE, LE COMTE, ALAMAR, SUITE DU COMTE.

ALAMAR,

au comte dans le fond du théâtre.

AINSI vous vous plaisez à déchirer mon cœur!
Un autre obtient la préférence!

LE COMTE.

Je n'ai jamais flatté votre espérance;
N'accusez donc que vous, vous seul de votre erreur.

ALAMAR.

Vous rendez mon attente vaine;
A mon amour le destin est fatal;
Mais il servira mieux ma haine,
Et je saurai punir un odieux rival.

Il sort.

SCÈNE VI.

ARSINDE, LE COMTE, SUITE DU COMTE.

LE COMTE.

JE brave une injuste colère.
De ton amant, ma fille, on a vu les vaisseaux,
Et sa présence à notre cœur si chère
Bientôt finira tous nos maux.

A sa suite.

Laissez éclater votre zèle ;
Partagez mes heureux destins.
Les transports du bonheur dans un peuple fidèle
Sont le vrai bien des souverains.

LE CHŒUR.

Laissons éclater notre zèle ;
Célébrons nos heureux destins.
Les transports du bonheur dans un peuple fidèle
Sont le vrai bien des souverains.

UNE DAME.

Sous votre empire

La félicité
Toujours inspire
L'amour et la gaîté.
Ici la vieillesse,
Dans un doux loisir,
Instruit la jeunesse
A vous chérir.
Jamais nulle crainte
Ne nous fait trembler.
Non, jamais la plainte
Ne vient nous troubler.
Vous servir sans cesse,
Toujours obéir,
Souvent prévenir,
Pour notre tendresse
Tout est plaisir.

Quadrilles des hommes et dames de la Cour.

LE COMTE.

C'en est assez. Que mon âme est émue!
Volons au devant de mon fils;
Dans mes sujets il verra mes amis.
Quel spectacle plus doux puis-je offrir à sa vue?

LE CHŒUR.

Volons au devant d'un héros;
Jetons des fleurs sur son passage.
Pour dernier prix de ses travaux
Nos cœurs l'attendront au rivage.
Que tous les échos d'alentour
Répètent sans cesse
Nos cris d'alégresse;
Disent tour-à-tour
Bonheur, amour

Fin du second acte.

ACTE III.

Le théâtre offre un bois et la mer dans le fond. Il y a un pavillon sur le bord de la mer, à un côté du théâtre. L'autre est bordé de rochers qui font une pointe dans la mer.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARSINDE.

SOLITUDE riante et chère,
Que vos plaisirs sont doux ! Que vous avez d'attraits !
De sa tendresse ici le cœur jouit en paix,
Goûte le bonheur, ou l'espère.

Zéphirs, suspendez les jeux
Qui vous charment dans nos bocages ;
Cessez d'habiter leurs feuillages,
Et venez sur ces bords heureux ;

Quittez l'empire de Flore;
Volez tous, volez sur les flots;
Hâtez le retour d'un héros;
Servez l'amour qui vous implore.

SCÈNE II.

ARSINDE, ROZINDE.

ROZINDE.

QUE de biens vous promet ce fortuné moment!

ARSINDE.

Connois tout mon bonheur; j'ai revu mon amant.
Plein de la flâme la plus pure,
Triomphant, valeureux, charmant,
La victoire, en le couronnant,
Embellit tous les dons qu'il tient de la nature.

ROZINDE,

voyant un vaisseau qui a un pavillon rouge avec des croissans, et qui aborde le rivage.

Mais quel vaisseau s'approche?

ARSINDE.

Ah! je n'en puis douter,
C'est mon amant. Allons...

ROZINDE.

Fuyons plutôt, princesse;

C'est Alamar.

ARSINDE.

Lui ! Que ta crainte cesse.

Alamar peut gémir ; mais doit me respecter.

Rozinde sort.

SCÈNE III.

ARSINDE, ALAMAR, SUITE D'ALAMAR.

ALAMAR,
sortant du vaisseau avec sa suite.

Le peuple attend Roger avec impatience,
Ou vole pour le recevoir.
Ses accens sont pour moi le cri de la vengeance.

ARSINDE.

Prince, qu'attendez-vous d'un lâche désespoir?

ALAMAR.

Je viens venger l'amour; je viens servir ma rage,
Vous ravir pour jamais à l'objet de vos feux.

ARSINDE.

En serez-vous moins malheureux
En vous vengeant par un outrage?

ALAMAR.

Du moins je vous verrai souffrir;
Vous trouverez par-tout ma présence importune.
Si ce n'est un bonheur, c'est toujours un plaisir

De tourmenter l'objet qui fait notre infortune.

ARSINDE.

Redoutez un père en courroux.

ALAMAR.

Vous me parlez en vain d'un trop injuste père;
J'insulte à sa douleur, et je brave ses coups.
Lorsque je ne crains rien de vous,
Puis-je redouter sa colère?
Partons.

ARSINDE.

Vous osez!..

ALAMAR.

Suivez-moi.

ARSINDE.

Vous gardez ainsi la mémoire
Du serment solennel qui vous prescrit la loi
De protéger mon sexe, et de chérir sa gloire!

DUO.

ALAMAR.

Rien ne peut changer mon cœur,
Ni modérer ma fureur.
Votre résistance est vaine.

ARSINDE.

Attendez tout de ma haine.

ALAMAR.

Non, vos yeux ne verront plus
L'objet fatal que j'abhorre.

ARSINDE.

Quoi ! mes yeux ne verront plus
L'objet que mon cœur adore!

ALAMAR.

Non, non, vos cris sont superflus.

ARSINDE.

Prenez pitié de mes alarmes,
Ou vous allez causer ma mort.

ALAMAR.

Je suis insensible à vos larmes
Comme vous l'êtes à mon sort.

❧

Il entraîne Arsinde dans son vaisseau.

ARSINDE.

O Ciel!

SCÈNE IV.

LE COMTE, ALAMAR, ARSINDE, ROZINDE, SUITE DU COMTE, GUERRIERS, PEUPLE.

LE COMTE,

voyant le vaisseau qui s'éloigne.

AH ! perfide ! Ah ! barbare !

ALAMAR.

Je suis vengé.

ARSINDE.

Mon père !

LE COMTE.

Arsinde, on nous sépare !

Le vaisseau d'Alamar disparoît.

SCÈNE V.

LE COMTE, SUITE DU COMTE, GUERRIERS, ROZINDE, PEUPLE.

LE COMTE.

QUOI ! je ne puis te secourir,
Ma fille, quand tu m'es ravie !
Jour affreux ! Odieuse vie !
N'ai-je donc plus qu'à me plaindre, et mourir ?
Que sert le courage, le zèle,
Quand ces flots arrêtent nos pas ?
Faut-il, sans recevoir, ou donner le trépas,
Souffrir une injure mortelle ?

LE CHŒUR,
en tumulte sur le bord de la mer.

O mer ! ouvre-nous
Ton sein redoutable,
Et livre à nos coups,
Livre le coupable !
Peux-tu dans ce jour

Protéger le crime?
Sers plutôt l'amour
Qui seul nous anime.

LE COMTE.

J'espérois aujourd'hui voir combler mes souhaits.
Quelle erreur! Quel réveil! O fortune cruelle!
Tes goûts sont inconstans; tes jeux sont des forfaits;
On doit se défier de ta main criminelle,
Redouter jusqu'à tes bienfaits.
Mais cherchons le moyen de venger mon offense.
Vains projets! Inutile espoir!
Le destin suspend ma vengeance,
Lorsque tout m'en fait un devoir.

Destin cruel, destin funeste,
Que tu me fais payer de légères faveurs!
Si tu m'ôtes du moins ce jour que je déteste,
Je te pardonne tes rigueurs.

SCÈNE VI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, GASTON.

GASTON,

au comte.

J'OBÉIS à Roger pour calmer votre peine.
Il combat Alamar; vous le verrez vainqueur.

Les guerriers et le peuple entourent Gaston.

LE COMTE.

Qu'entends-je? Quel moment! Quel bonheur pour ma haine!
Que ne puis-je, ô mon fils, seconder ta valeur!

GASTON.

Les vents servoient ses vœux et sa tendresse,
Quand il voit les couleurs de ces fiers Sarrazins
Qui long-tems, dans l'Asie, ont bravé nos destins.
Il s'approche; il voit la princesse,
Et va bientôt la remettre en vos mains.

SCÈNE DERNIÈRE.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, ROGER, GUERRIERS DE ROGER, ARSINDE, ALAMAR, SARRAZINS, MATELOTS.

On entend les cris des combattans qui ne sont pas encore en vue des spectateurs. A ces cris la suite du comte se porte vers les bords de la mer, du côté qui est opposé aux rochers.

LE CHŒUR

des soldats de Roger.

COMBATTONS, enfans de la gloire;
Le sort nous fit pour la victoire.

LE CHŒUR

des soldats d'Alamar.

Hélas! que sert de résister?
La force enfin doit l'emporter.

LE CHŒUR

de la suite du comte, en voyant les combattans que les rochers cachent aux spectateurs, et s'approchant

de ces rochers.

Combattez, enfans de la gloire;
Le sort vous fit pour la victoire.

On apperçoit le vaisseau d'Alamar qui frappe sur les rochers. Les Sarrazins sautent du vaisseau dont les mâts se brisent, et s'élancent sur les rochers d'où ils rendent les armes aux guerriers du comte. On voit Arsinde sur le tillac de ce vaisseau; celui de Roger, qui a un pavillon blanc, avec une croix rouge, paroît un moment après.

LE CHŒUR

de la suite du comte.

Ciel, protège Roger, et seconde son bras!
Ciel, ô Ciel! sois-nous favorable!

ROGER,

déja dans le vaisseau d'Alamar.

Rends-toi, perfide, ou reçois le trépas.

ALAMAR.

Redoute ma haine implacable.
Mon bras donne la mort; mon cœur ne la craint pas.

LE CHŒUR.

Ciel, protège Roger, et seconde son bras!

Ciel, ô Ciel! sois-nous favorable!

Roger désarme Alamar, lève la main pour le percer, s'arrête, et le livre à ses écuyers. Il passe ensuite sur les rochers, et remet Arsinde à son père qui s'est avancé jusques sur ces rochers.

LE CHŒUR.

Triomphons; triomphons. Nos cruels ennemis
Sont à leur tour dans l'esclavage.
Au plus grand des héros rendons un juste hommage.

LE COMTE.

Quel bonheur! Je revois, et ma fille, et mon fils.

ROGER.

Ah! que ce nom m'est cher!

ARSINDE.

Quelle douce alégresse!
Mon père m'est rendu par les mains de l'amour.

LE COMTE,

unissant les mains de sa fille et de Roger.

Jeune héros, recevez en ce jour
Le prix de vos vertus et de votre tendresse.

A sa suite.

Vous, célébrez sa gloire et son heureux retour.

ARSINDE,

à Roger.

Vous m'aimez, et l'hymen nous lie;
Prince, combien de droits vous avez sur mon cœur!
Je tiens de vous la liberté, la vie.

ROGER.

Je vous dois plus; je vous dois mon bonheur.

LE COMTE.

Mais il faut qu'Alamar expie
Ses odieux projets.

ROGER,

au comte.

Ce prince est malheureux; oubliez son audace.

LE COMTE,

aux écuyers.

Qu'il vive, qu'il soit libre, et conserve à jamais,
Ou ses remords, ou ses regrets.
Il est assez puni; son rival lui fait grace.

Le vaisseau d'Alamar s'éloigne et disparoît de la scène, tandis que les guerriers et matelots de Roger se joignent aux sujets du comte.

Marche des guerriers qui portent aux pieds de la

princesse des trophées pris sur Alamar.

UNE DAME.

Non, il n'est pas
D'âme cruelle,
Ni d'infidelle
Dans nos climats.
On aime en ces lieux; on enchante.
La gaîté folâtre et constante
A toujours de nouveaux appas.

Justement chérie,
La vivacité
Est ici suivie
De la vérité.
La danse riante,
Pour nous chaque jour
Anime l'amour
Que le plaisir chante.
Ah! quel heureux sort!
Jamais dans l'attente
L'amour ne s'endort.

Entrée de matelots.

ROGER, ET LE CHŒUR.

De ce beau jour conservons la mémoire ;
Goûtons, chantons les fruits de nos tendres loisirs.
L'amour nous conduit à la gloire,
Et la gloire à son tour nous conduit aux plaisirs.

Divertissement général.

FIN.

ALCESTE,

OU

LE TRIOMPHE D'ALCIDE,

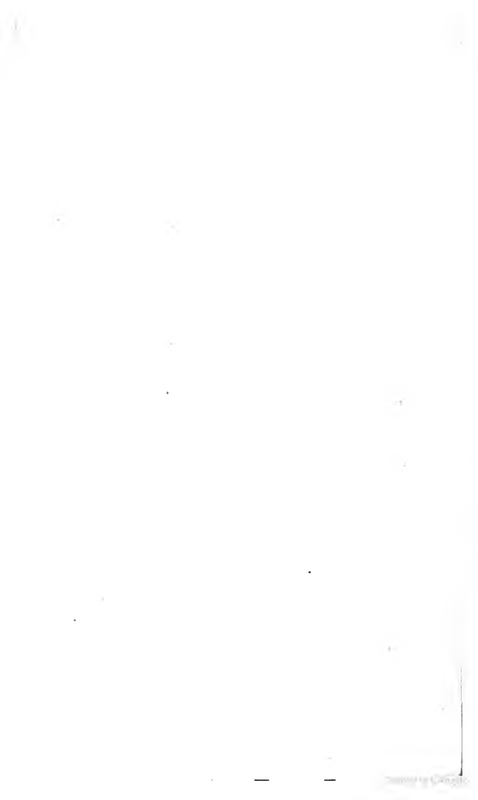
TRAGÉDIE LYRIQUE

DE QUINAULT,

EN CINQ ACTES,

AVEC BEAUCOUP DE CHANGEMENS.

Cet ouvrage a été arrangé en 1776, à la prière de messieurs les intendans des menus plaisirs du roi, alors administrateurs de l'opéra. Il est entre les mains de monsieur Philidor qui en fait la musique.



AVANT-PROPOS.

NULLE gloire à recueillir, et beaucoup de reproches à essuyer, voilà le partage auquel je me suis attendu en retouchant un opéra de Quinault, un opéra du premier poète lyrique de la nation.

On avoit à peine quelque idée de l'opéra françois lorsque Quinault vint à paroître. Trop circonspect sans doute, cet homme si justement célèbre crut devoir allier dans ses premiers poëmes, à l'exemple des Italiens, le plaisant avec le sérieux, et sacrifier ainsi, en partie, l'effet de son action majeure. Cédant enfin heureusement à l'impulsion de son génie créateur, il osa écarter d'une main hardie les chaînes du préjugé, et c'est à cette hardiesse que nous devons le chef-d'œuvre

d'Armide. Cependant ses autres poèmes ont une foule de beautés dignes de lui, mais presque toujours offufquées par des épisodes qui dégradent la majesté de la tragédie.

Comment avoir le courage de se livrer à un travail ingrat pour enlever des opéra de Quinault tout ce qui peut leur nuire? Comment s'exposer ainsi à la critique de ceux qui ont une admiration aveugle pour lui, et à celle de ses détracteurs que l'envie, depuis peu, a si singulièrement multipliés? J'ai pourtant osé essayer mon zèle sur le poème d'Alceste, qui a servi de modèle au magnifique opéra de Castor et Pollux, et dont une main plus habile que la mienne auroit aisément formé l'ouvrage le plus beau, à tous égards, de notre scène lyrique. Je l'ai osé, dans l'espérance que les admirateurs mêmes de Quinault me sauroient gré quelque jour d'avoir cherché le premier à leur rendre des plaisirs que

le théâtre ne pouvoit plus leur offrir, dont ils ne jouissoient plus, en quelque manière, que par l'opinion; d'avoir cherché le premier à sauver de l'oubli des ouvrages qui, malgré leurs imperfections, laissent encore bien loin derrière eux la plupart de nos poèmes modernes.

Il sera aisé de connoître les motifs qui ont guidé ma plume, comme les difficultés que j'ai dû éprouver pour changer souvent, dans une phrase, un vers négligé, ou dont les expressions avoient vieilli, en conservant scrupuleusement les vers heureux auxquels il étoit lié. On verra aisément que je n'en ai point supprimé un seul que l'impartialité puisse regretter, un seul qui n'offrît un des des défauts dont je viens de parler, ou qui ne fît partie des épisodes d'amours subalternes; épisodes qui, comme plusieurs personnages inutiles, ont disparu du poème. Pourroit-on

se plaindre de n'y voir plus le père d'Admète, ce Phérès trop ressemblant par son inaction, par sa foiblesse triviale, au même Phérès d'Euripide; et Thétis, Éole, Diane, Mercure, Alecton, divinités qui, en offrant un froid spectacle, altéroient la partie si essentielle de l'intérêt, et ne servoient qu'à ralentir l'action, au lieu de lui donner cette rapidité si nécessaire sur-tout au théâtre lyrique, rapidité qui justifie plus que toute autre chose l'admission des dieux à ce théâtre?

A l'égard des détracteurs de Quinault, je m'attends, comme je l'ai dit, à partager leur critique qui du moins devra s'affoiblir en se divisant. C'est au public impartial à nous juger. Je ne connois de bon que ce qui lui plaît, que ce qui lui plaît constamment.

J'ose avouer que j'ai supprimé ou changé dans l'opéra d'Alceste plus de quatre cents vers. J'ose avouer que j'y en ai mis plus de trois

cents, soit pour des développemens devenus nécessaires, soit pour des liaisons, ou des remplacemens, soit pour préparer des effets nouveaux à la musique. Un entier dévouement à la gloire de Quinault pouvoit seul m'engager à joindre mes vers à ceux des siens où les situations lui facilitoient les moyens de répandre tour-à-tour l'énergie et la grace. Au reste tous les miens seront désignés par des guillemets, afin que personne ne puisse accuser Quinault de mes fautes. On pourra dire que j'ai pris un soin inutile, et que nos styles ne seront jamais confondus. Eh bien, loin d'être humilié, loin d'être offensé de cette critique, je puis assurer qu'elle ne me déplaira même point, puisqu'elle sera une espèce d'hommage rendu à l'homme de génie que personne n'estime et n'admire plus que moi.

PERSONNAGES

CHANTANS, OU DANSANS.

ALCESTE, *princesse d'Yolcos.*
ALCIDE, *ou* HERCULE.
ADMÈTE, *roi de Thessalie.*
LYCOMÈDE, *roi de Scyros.*
CÉPHISE, *confidente d'Alceste.*
LYCAS, *confident d'Alcide.*
CLÉANTHE, *écuyer d'Admète.*
STRATON, *confident de Lycomède.*
DIVINITÉS DE LA MER, MATELOTS.
SOLDATS D'ADMÈTE ET DE LYCOMÈDE.
APOLLON.
PLUTON ET PROSERPINE.
CARON.
LES ARTS, PRÊTRES FUNÉRAIRES, PLEUREURS, PLEUREUSES, OMBRE D'ALCESTE, OMBRES, SUIVANS DE PLUTON, FURIES, DÉMONS, ANTÉE, DAMES, GUERRIERS ET PEUPLES GRECS, LUTTEURS.

La scène est dans la ville d'Yolcos.



ALCESTE,

TRAGÉDIE LYRIQUE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un port de mer où l'on voit un vaisseau préparé pour une fête au milieu de vaisseaux de guerre. Les côtés du théâtre offrent des maisons, et une partie de temple.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALCIDE,

appuyé contre une colonne.

» RIVAL de mon ami, confident de sa flâme,
» Et témoin du bonheur qui va combler ses vœux,
» Suis-je assez malheureux?

» Fuyons ; dérobons-lui le trouble de mon âme.
» Fuyons ; qu'il ignore à jamais
» Et ma tendresse, et mes regrets.

» O mon père ! ô dieu du tonnerre !
» J'ai mis des tyrans dans les fers ;
» J'ai bravé cent monstres divers ;
» Mon bras en a purgé la terre.
» Je suis donc soumis à mon tour !
» Quelle honte pour ma mémoire !
» Comment ramener à la gloire
» Un cœur égaré par l'amour ?

Alcide s'appuie de nouveau contre une colonne, dans l'attitude la plus douloureuse.

SCÈNE II.

ALCIDE, LYCAS, THESSALIENS.

Les Thessaliens sont dans le temple.

LYCAS.

» QUAND votre ami s'unit avec une princesse
La plus charmante de la Grèce,
Lorsque chacun les suit, seigneur, les fuyez-vous ?

LE CHŒUR,

dans le temple.

Vivez, vivez, heureux époux !

Alcide fait un mouvement de dépit.

LYCAS.

Vous paroissez troublé des cris qui retentissent.
Quand deux tendres amans s'unissent,
Le cœur du grand Alcide en seroit-il jaloux ?

LE CHŒUR.

Vivez, vivez, heureux époux !

LYCAS.

Vous soupirez, et gardez le silence !

ALCIDE.

» Partons, Lycas, partons; sers mon impatience.

LYCAS.

Quoi! dès ce même jour presser votre départ!

ALCIDE.

J'aurai beau me presser; je partirai trop tard.
» J'aime Alceste; Admète l'épouse.
» On les unit en ce moment.
» Ah! qu'une âme tendre et jalouse
» Éprouve un rigoureux tourment!

» Amour, quelle douleur extrême,
» Lorsque l'on brûle de tes feux,
De voir la beauté que l'on aime
Au pouvoir d'un rival heureux!

LYCAS.

» L'amour pour un héros est-il donc si terrible?
» Cesseriez-vous d'être invincible?
» Abjurez de funestes vœux.

ALCIDE.

Le plus grand cœur a sa foiblesse.
Ce n'est qu'en quittant ce séjour

» Que je puis m'arracher à ma fatale ivresse.
Non, ce n'est qu'en fuyant qu'on peut vaincre l'amour.

LYCAS.

» Du moins ne troublez pas la fête de ce jour;
» Le devoir même vous en presse;
» Attendez pour partir les ombres de la nuit.

ALCIDE.

Ah! quelle nuit, Lycas! Ah! quelle nuit funeste!

LYCAS.

» Éloignez, s'il se peut, le trouble qui vous suit,
Et, le reste du jour, voyez encore Alceste.

ALCIDE.

Eh bien, différons mon départ.
Je te l'avois bien dit; je partirai trop tard.
» Je vais revoir Alceste et l'époux qui l'adore;
» Je lirai dans leurs yeux leurs tendres sentimens;
» Combien, pour m'accabler, s'uniront de tourmens
Au plaisir de la voir encore!

Ils sortent.

SCÈNE III.

LYCOMÈDE, STRATON, CÉPHISE.

LYCOMÈDE,

un moment seul avec Straton.

» ENFIN je vais punir le mépris de mes feux.
» As-tu vu ces amans s'unir devant les dieux,
» Et leur joie éclater jusques dans leur silence ?
» Admète se croit trop heureux.
» Quel doux moment pour ma vengeance !
» On vient ; contraignons-nous.

A Céphise.

Quoi ! Céphise en ces lieux !
» Croirai-je que bientôt Alceste va s'y rendre ?

CÉPHISE.

» Oui, seigneur, vous pouvez l'attendre,
» Et presser le moment des jeux.

LYCOMÈDE.

» Straton, donne ordre qu'on s'apprête
Pour commencer la fête.

Straton sort.

Grace au dépit, le calme est dans mon cœur.
On dut me préférer au roi de Thessalie,
Et, si pour sa gloire on publie
Qu'Apollon a daigné lui servir de pasteur,
Je suis roi de Scyros, et Thétis est ma sœur.
Mais je vois sans regret un hymen qui m'outrage;
J'en ordonne les jeux avec tranquillité.

Qu'aisément le dépit dégage
Des fers d'une ingrate beauté,
Et qu'après un long esclavage
Il est doux d'être en liberté!

CÉPHISE.

Il n'est pas toujours sûr de croire l'apparence.
Un cœur bien tendre et bien touché,
N'est pas aisément détaché,
Ni si tôt guéri que l'on pense,
Et l'amour est souvent caché
Sous une feinte indifférence.

LYCOMÈDE.

Quand on est sans espérance,

On est bientôt sans amour.
Mon rival a la préférence ;
Je perds tout espoir en ce jour.
Quand on est sans espérance,
On est bientôt sans amour.

» Mais déja la reine s'avance.
» Hâtons-nous d'ordonner que la fête commence.
Il sort.

SCÈNE IV.

ALCESTE, ADMÈTE, ALCIDE, LYCAS, CÉPHISE, SUITE.

LE CHŒUR.

VIVEZ, vivez, heureux époux!
Jouissez des douceurs du nœud qui vous assemble.
Quand l'hymen et l'amour sont bien d'accord ensemble,
Que les nœuds qu'ils forment sont doux!
Vivez, vivez, heureux époux!

ADMÈTE,

à Alceste.

» Ces vœux et ces cris d'alégresse
» Augmentent encor mon bonheur.

ALCESTE.

» Plus je sens pour vous de tendresse,
» Plus ces accens touchent mon cœur.
» Songeons à mériter un si charmant hommage.

ADMÈTE.

» Que j'aime à voir en vous éclater la bonté!

» Oui, c'est ainsi que la beauté
» Nous rappelle les dieux, et devient leur image.

DUO.

ALCESTE.

» Que ce peuple chéri ressente nos bienfaits.

ADMÈTE.

» Épargnons-lui jusqu'aux alarmes.

ALCESTE.

» J'en jure par l'amour.

ADMÈTE.

J'en jure par vos charmes.

ENSEMBLE.

» Ce serment m'est cher à jamais!

LE CHŒUR.

» Vivez, heureux époux; aimez-vous à jamais!

ADMÈTE, ALCESTE.

» Quel bonheur d'être sur le trône
» Dans les beaux jours de son printems!
» Nous pouvons rendre heureux long-tems
» Le peuple qui nous environne.

LE CHŒUR.

» Vivez, heureux époux; aimez-vous à jamais!

ALCESTE.

» Que ce peuple chéri ressente nos bienfaits.

ADMÈTE.

» Épargnons-lui jusqu'aux alarmes.

ALCESTE.

» J'en jure par l'amour.

ADMÈTE.

J'en jure par vos charmes.

ENSEMBLE.

» Ce serment m'est cher à jamais.

Alcide, pendant toute cette scène et la suivante, appuyé sur sa massue, paroît plongé dans la plus vive douleur.

SCÈNE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LYCOMÈDE, STRATON, NYMPHES, TRITONS, MATELOTS.

UNE NYMPHE,

à Alceste.

» REINE charmante, agréez notre hommage
» Aux yeux de ce peuple enchanté ;
» Ne cherchez point à voir si le rang le partage,
» Ou s'il est seulement offert à la beauté.

Les nymphes, accompagnées des tritons, viennent rendre hommage à Alceste.

LA NYMPHE.

Jeunes cœurs, il faut vous rendre.
Qu'il est dangereux d'attendre !
Vous perdez d'heureux momens
En cherchant à vous défendre.
Si l'amour a des tourmens,
C'est la faute des amans.

Les matelots à leur tour viennent rendre hommage

à Alceste.

Un bruit de clairons se fait entendre ; il part du vaisseau préparé pour la fête.

LYCOMÈDE,

à Alceste.

» Le bruit des clairons nous appelle.
» Princesse, il est tems de jouir
» D'un spectacle nouveau que j'ose vous offrir.

Lycomède conduit la princesse dans le vaisseau. Straton y mène Céphise, et, dans le moment où Alcide et Admète veulent y entrer, le pont s'enfonce dans la mer.

ADMÈTE, ALCIDE.

» Dieux ! le pont disparoît !

LE CHŒUR.

O trahison cruelle !

ALCESTE, CÉPHISE.

» O Ciel ! viens à notre secours !

ALCIDE.

Perfide Lycomède !

ADMÈTE.

Alceste !

ALCIDE.

L'espoir de la venger nous reste ;
Laissons les vains discours.

Le vaisseau de Lycomède s'éloigne.

ALCIDE, ADMÈTE, LE CHŒUR.

» Courons, volons aux armes ;
» Préparons nos vaisseaux ; fendons le sein des mers.
» Que le tyran qui cause nos alarmes
» Expire, ou soit chargé de fers.

Fin du premier acte.

ACTE II.

Le théâtre représente la ville principale de l'île de Scyros.

SCÈNE PREMIÈRE.

LYCOMÈDE, ALCESTE, CÉPHISE, STRATON, SOLDATS DE LYCOMÈDE.

LYCOMÈDE.

» NON, rien ne peut toucher mon âme.
» Vainement tous les Grecs, remplis d'un fol espoir,
» Porteroient dans Scyros, et le fer, et la flâme ;
» Rien ne pourra soustraire Alceste à mon pouvoir.

Il entraîne Alceste vers les portes de la ville, et s'arrête en cédant à sa résistance.

DUO.

LYCOMÈDE.

Allons, allons ; la plainte est vaine.

ALCESTE.

Ah ! quelle rigueur inhumaine !

LYCOMÈDE.

Je me venge de vos mépris.

ALCESTE.

Quoi ! vous serez inexorable !

LYCOMÈDE.

Cruelle, vous m'avez appris
A devenir impitoyable.

ALCESTE.

» Est-ce ainsi que l'amour doit régner dans un cœur ?
» Est-ce ainsi que pour moi votre âme est attendrie ?

LYCOMÈDE.

» Dans une âme sensible et justement aigrie,
» L'amour se change en fureur.

LYCOMÈDE,

avec transport.

Puisque je perds toute espérance,
Je veux désespérer mon rival à son tour.
Les doux plaisirs de la vengeance
Ont de quoi consoler des rigueurs de l'amour.

ALCESTE.

Admète obtint mon cœur dès ma plus tendre enfance.
Nous ne connoissions pas l'amour, ni sa puissance,
Lorsque d'un nœud fatal il vint nous enchaîner.
Ce n'est pas une grande offense
Que le refus d'un cœur qui n'est plus à donner.

LYCOMÈDE.

Est-ce aux amans qu'on désespère
A devoir rien examiner ?
Non, je ne puis vous pardonner
D'avoir trop su me plaire.
Que ne m'ont point coûté vos funestes attraits !
Ils ont rempli mon cœur d'une cruelle flâme ;
Ils ont arraché de mon âme
L'innocence et la paix.
Non, ingrate, non, inhumaine,
Non, quelle que soit votre peine,
Non, je ne vous rendrai jamais
Tous les maux que vous m'avez faits.

STRATON,

s'approchant rapidement.

Voici l'ennemi qui s'avance.

LYCOMÈDE.

» Il va payer son imprudence,

» Et satisfaire à mon courroux.

» Renfermés dans ces murs, nous saurons les défendre.

ALCESTE.

Ah ! cruel, que n'épargnez-vous

Le sang qu'on va répandre !

LYCOMÈDE ET LES SOLDATS.

Mourons plutôt que de nous rendre.

Lycomède contraint la princesse d'entrer dans la ville. Céphise et Straton les suivent, ainsi que les soldats qui ferment les portes aussitôt qu'ils les ont dépassées.

SCÈNE II.

ALCIDE, ADMÈTE, TROUPES D'ADMÈTE.

ALCIDE, ADMÈTE.

MARCHEZ, marchez, marchez.
Hâtons-nous de punir des traîtres.
Rendons-nous maîtres
Des murs qui les tiennent cachés.

DUO.

ADMÈTE.

» Je conduis vos pas à la gloire.

ALCIDE.

» Sur mes pas volez à la gloire.

ADMÈTE.

» Quel beau moment pour des guerriers !

ALCIDE.

» La mort n'est rien pour des guerriers.

ADMÈTE.

» Bientôt la main de la victoire
» Va parer vos fronts de lauriers.

ALCIDE.

» On vit au temple de Mémoire,
» Quand on meurt couvert de lauriers.

ADMÈTE, ALCIDE.

» Amis, au milieu du carnage
» Tournez souvent les yeux sur moi.

ADMÈTE.

» Vous verrez un guerrier digne par son courage
» De l'honneur d'être votre roi.

ALCIDE.

» Montrez tous à l'envi ce que peut le courage
» Près d'Alcide, et pour votre roi.

ALCIDE, ADMÈTE, LE CHŒUR.

Hâtons-nous de punir des traîtres.
Rendons-nous maîtres
Des murs qui les tiennent cachés.
Marchez, marchez, marchez.

SCÈNE III.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LYCOMÈDE, TROUPES DE LYCOMÈDE.

Lycomède et ses troupes sont sur les remparts.

LYCOMÈDE.

» VOUS flattiez-vous de nous surprendre?
» Venez, venez ; c'est trop attendre.
» En vain de toutes parts
» On nous entoure, on nous menace.
» Pour punir votre audace
» La Mort veille sur nos remparts.

CHŒUR DES ASSIÉGÉS.

» En vain de toutes parts
» On nous entoure, on nous menace.
» Pour punir votre audace
» La Mort veille sur nos remparts.

ADMÈTE,

à Lycomède.

Perfide, évite un sort funeste.

Hâte-toi de me rendre Alceste.

LYCOMÈDE.

J'aime mieux mourir, s'il le faut,
Que de céder jamais cet objet plein de charmes.

ADMÈTE, ALCIDE.

A l'assaut, à l'assaut!

LYCOMÈDE.

Aux armes, aux armes!

LES ASSIÉGEANS.

A l'assaut, à l'assaut!

LES ASSIÉGÉS.

Aux armes, aux armes!

Les assiégeans font avancer des machines pour battre la place, et apportent des échelles.

ADMÈTE, ALCIDE, LYCOMÈDE.

A moi, compagnons, à moi!

ADMÈTE.

A moi! Suivez votre roi.

ALCIDE.

A moi, compagnons, à moi!
C'est Alcide
Qui vous guide.

TOUS.

Frappons ; bravons tous les hasards.

LES ASSIÉGEANS.

» Que chacun à l'envi combatte.
Que l'on abatte
Les tours et les remparts.

ALCIDE.

C'est trop disputer l'avantage.
» A moi, soldats !
» Suivez mes pas.
Je vais vous ouvrir un passage.

Une partie des soldats abandonne l'attaque des murs pour suivre Alcide qui brise avec sa massue la principale porte de la ville dont Admète continue d'attaquer les remparts.

TOUS.

Courage, courage, courage !

Les assiégés voyant que leurs remparts sont déja à demi abattus, et que la porte de la ville est brisée, font un dernier effort, par une porte secrette, afin de repousser les assiégeans. Cependant Alcide et Admète, chacun de leur côté, chacun avec une partie des

troupes, sont déja entrés dans la ville.

LES ASSIÉGÉS,

prenant en flanc les assiégeans qui sont encore en dehors des murs de la ville.

» Allons; la victoire est à nous!
» Tombez sous nos coups!

LES ASSIÉGEANS.

» Achevons; vengeons notre outrage!
» Tombez sous nos coups!
» La victoire est à nous!

LES MOURANS.

» O mort! O désespoir! O rage!

LES COMBATTANS.

Courage, courage, courage!

LES ASSIÉGEANS,

repoussant les troupes de Lycomède.

» Rendez-vous, ou périssez tous.

Les soldats de Lycomède rendent leurs armes.

SCÈNE IV.

ALCIDE, ALCESTE, CÉPHISE, SOLDATS.

ALCIDE,
sortant de la ville.

TOUT est soumis; la guerre cesse.
Je pars, trop aimable princesse,
» Et vous laisse au pouvoir de votre heureux époux.

ALCESTE.

Seigneur, pourquoi me laissez-vous?
Quel nouveau soin vous presse?

ALCIDE.

Vous n'avez rien à redouter.
Je vais chercher ailleurs des tyrans à dompter.

ALCESTE.

Les nœuds d'une amitié constante
Ne retiendront-ils pas votre âme impatiente,
Et la gloire toujours vous doit-elle emporter?

ALCIDE.

Gardez-vous bien de m'arrêter.

ALCESTE.

C'est votre valeur triomphante
Qui fait le sort charmant que nous allons goûter.
Quelque bonheur que l'on ressente,
Un ami tel que vous l'augmente.
Voulez-vous si tôt nous quitter ?

ALCIDE.

Gardez-vous bien de m'arrêter.
Laissez-moi fuir un attrait qui m'enchante.
Non, ma vertu n'est pas assez puissante
Pour répondre d'y résister.
Gardez-vous bien de m'arrêter.

SCÈNE V.

ALCESTE, CÉPHISE, SOLDATS.

ALCESTE.

» CIEL, aurois-je à ce point mérité ta colère?
» Aurois-je le malheur de plaire à ce héros,
» De payer ses bienfaits en troublant son repos?
» Craignons d'approfondir ce terrible mystère ;
» Volons vers mon époux. Puis-je assez, dans ce jour,
» Lui témoigner ma tendre impatience?
» Qu'elle est douce, grands dieux! cette reconnoissance
» Qu'inspire et que ressent l'amour!

Alceste va pour rentrer dans la ville.

SCÈNE VI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, ADMÈTE, CLÉANTHE, GARDES D'ADMÈTE.

Admète blessé est porté sur un brancard couvert de drapeaux enlevés aux vaincus.

ALCESTE.

O CIEL ! quel spectacle funeste !
» Je meurs de douleur et d'effroi.

CLÉANTHE.

» Lycomède a blessé le roi,
» En recevant la mort de sa main.

ADMÈTE.

Belle Alceste,
Chère épouse, en mourant mon sort est assez doux,
Puisque je meurs pour vous.

ALCESTE.

C'est pour vous voir mourir que le Ciel me délivre !

ADMÈTE.

Avec le nom de votre époux

J'eusse été trop heureux de vivre.
Mon sort est assez doux,
Puisque je meurs pour vous.

ALCESTE.

Falloit-il que le sort des armes
Tranchât des nœuds si beaux par un affreux trépas?
Est-ce là cet hymen si doux, si plein d'appas,
Qui nous promettoit tant de charmes?
» Sans toi le jour m'est odieux.
» Le passé, l'avenir, oui, tout me désespère.
» Quoi! la mort fermeroit ces yeux
» Où j'ai lu tant de fois le bonheur de te plaire!

ADMÈTE.

Alceste, vous pleurez!

ALCESTE.

Admète, vous mourez!

Alceste s'avance avec vivacité sur le devant de la scène.

» O protecteur d'Admète! ô dieu de la lumière!
» Prends pitié de nos maux, exauce ma prière!
» Viens secourir nos cœurs désespérés!

Elle revient aux pieds d'Admète, et le tient dans

ses bras.

Se peut-il que le Ciel permette
Que les cœurs d'Alceste et d'Admète
Soient ainsi séparés?

SCÈNE VII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, APOLLON, LES ARTS.

Apollon paroît sur son char, et il est entouré des Arts groupés sur différens nuages.

APOLLON,

à Admète.

LA lumière aujourd'hui te doit être ravie.
Il n'est qu'un seul moyen de prolonger ton sort.
» Si quelque autre pour toi se dévoue à la mort,
» Le destin te rend à la vie.
Reconnois si quelqu'un t'aime parfaitement.
» Son trépas lui promet une immortelle gloire.
Les Arts vont élever un pompeux monument
Pour en conserver la mémoire.

LE CHŒUR.

» Quel espoir enchanteur!
» La crainte cesse.
» Que l'alégresse

Succède à la douleur.

Les Arts qui environnent Apollon descendent pour élever le monument. En même tems Apollon part, et remonte aux Cieux.

Fin du second acte.

ACTE III.

Le théâtre représente un monument élevé par les Arts. Un autel vide est au milieu de ce monument, et doit servir à porter l'image de la personne qui s'immolera pour Admète.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALCESTE, CÉPHISE, FEMMES D'ALCESTE, PEUPLE.

ALCESTE,

à ses femmes qui l'entourent, et l'entraînent sur la scène.

AH ! du moins attendez que la mort nous sépare !
Ah ! pourquoi nous séparez-vous ?
Quelle pitié barbare
Vous presse d'arracher Alceste à son époux ?
Ah ! du moins attendez que la mort nous sépare !

CÉPHISE.

Plus votre époux mourant voit d'amour et d'appas,
» Plus leur perte est sensible à son âme attendrie.
Ce sont les douceurs de la vie
Qui font les horreurs du trépas.

ALCESTE.

» Il meurt cet époux que j'adore!
» Mes yeux, vous ne le verrez plus.
» Je l'entends. Il m'appelle encore,
» Et mes regrets sont superflus.
» Dieux cruels, dieux impitoyables!
» Vous voyez notre désespoir.
» Faut-il faire des misérables
» Pour signaler votre pouvoir?

Eh quoi! ne verra-t-on personne
Qui pour sauver son roi veuille perdre le jour?
Le devoir, l'amitié, le sang, tout l'abandonne.
» Que sont pour moi, sans lui, la vie et la couronne?
» Il sera sauvé par l'amour.

Elle sort suivie de Céphise.

SCÈNE II.

CLÉANTHE, LE PEUPLE.

CLÉANTHE.

Le roi touche à sa dernière heure;
» Il est environné des horreurs du trépas.
On le plaint; on le pleure;
Mais des pleurs ne le sauvent pas.

LE CHŒUR.

Hélas! Hélas! Hélas!

CLÉANTHE.

A quoi sert la foule importune
Dont les rois sont embarrassés?
Un coup fatal de la fortune
Écarte les plus empressés.
Faut-il que la mort la plus belle
» Inspire encor quelques frayeurs?
Le prix d'une gloire immortelle
» N'a-t-il plus de droits sur les cœurs?

Après un moment de silence et quelques regards

jetés de côté et d'autre sur le peuple.

» C'en est fait ; l'honneur parle, et rien ne m'intimide.
» Mourons.

Il veut se percer de son épée.

LE CHŒUR,

s'avançant vivement vers lui, et s'opposant à son action.

L'honneur aussi nous impose ses lois.
» Que le sort promptement décide
» Qui de nous doit mourir pour le meilleur des rois.

SCÈNE III.

ADMÈTE, CLÉANTHE, SUITE D'ADMÈTE, PEUPLE.

CHŒUR DU PEUPLE,

entourant Admète avec surprise et transport.

» O PRODIGE ! O bonheur extrême !
» Rendons graces au Ciel de sa bonté suprême.
» Admète, vivez à jamais
» Pour le bonheur de vos sujets.

ADMÈTE.

» Peuple, que j'aime votre zèle !
» Que je suis flatté de vos vœux !
» Mais, hélas ! qu'il est malheureux
» De ne devoir le jour où le sort me rappelle,
» Qu'au dévouement cruel d'un cœur trop généreux !

Alceste n'aura plus d'alarmes !
Je reverrai ces yeux charmans
A qui j'ai coûté tant de larmes !

Que la vie a de charmes
Pour les heureux amans !

Qu'une pompe funèbre
Rende à jamais célèbre
Cet héroïque effort
Qui m'arrache à la mort.

Achevez, dieu des Arts ; faites-nous voir l'image
Qui doit éterniser la grandeur du courage
De qui s'est immolé pour moi ;
Ne différez pas davantage.

L'autel s'ouvre. On voit sortir l'image d'Alceste qui se perce le sein.

Ciel, ô Ciel ! Qu'est-ce que je voi ?

SCÈNE IV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, CÉPHISE.

CÉPHISE.

ALCESTE est morte.

ADMÈTE.

Alceste est morte !

LE CHŒUR.

Alceste est morte !

CÉPHISE.

Alceste a satisfait les Parques en courroux ;
Votre tombeau s'ouvroit ; elle y descend pour vous.
L'amour, le tendre amour l'emporte
Sur les droits les plus forts, sur les nœuds les plus doux.

ADMÈTE.

Alceste est morte !

LE CHŒUR.

Alceste est morte !

ADMÈTE.

Pour sauver ce qu'elle aime elle a perdu le jour !

O trop parfait modèle
D'un malheureux amour!
Alceste si jeune et si belle!
» Elle n'est plus! elle expire pour moi!
» Chère Alceste, le Ciel et son pouvoir suprême,
» Les Enfers, la Mort même,
» Rien, non rien ne pourra me séparer de toi.

Admète sort avec précipitation. Il est suivi de Cléanthe et de ses courtisans.

SCÈNE V.

PEUPLE, PRÊTRES FUNÉRAIRES, PLEUREURS, PLEUREUSES.

Les prêtres funéraires sont habillés de blanc et couronnés de cyprès, suivant la coutume du deuil antique. Les pleureurs et les pleureuses, en grands crêpes, et couronnés de fleurs, portent différens attributs des pompes funèbres, ainsi que tout ce qui a servi à parer Alceste à son mariage.

UNE PLEUREUSE.

LA Mort, la Mort barbare
Détruit aujourd'hui mille attraits.
Ah ! quelle victime jamais
Fut si belle et si rare!
La Mort, la Mort barbare
Détruit aujourd'hui mille attraits.

LA PLEUREUSE ET LE CHŒUR.

Alceste, la charmante Alceste,
La fidèle Alceste n'est plus.

LA PLEUREUSE.

Tant de beauté, tant de vertus
Méritoient un sort moins funeste.

LE CHŒUR.

Alceste, la charmante Alceste,
La fidèle Alceste n'est plus.

LA PLEUREUSE ET LE CHŒUR.

Rendons hommage
A son image;
Jetons des fleurs;
Versons des pleurs.

Les pleureurs et les pleureuses vont déposer aux pieds de la statue d'Alceste des urnes et des vases de parfums, des fleurs, des couronnes de lauriers et les vêtemens d'Alceste.

LE CHŒUR.

» Par nos chants en tous lieux allons peindre sans cesse
» Et sa gloire et notre tristesse.

Les prêtres, pleureurs et pleureuses sortent.

SCÈNE VI.

ADMÈTE, CLÉANTHE, SUITE D'ADMÈTE, PEUPLE.

ADMÈTE,

rentrant avec sa suite qui le désarme.

POURQUOI vous opposer, cruels, à mon trépas?
» Sans Alceste pourrai-je vivre?
Pourquoi m'empêcher de la suivre?
C'est pour moi qu'elle meurt, hélas!
Pourquoi m'empêcher de la suivre?
Pourquoi vous opposer, cruels, à mon trépas?

SCÈNE VII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, ALCIDE.

ALCIDE,

à Admète.

» Tu me vois retenu sur ce triste rivage
» Par les cris douloureux qu'on entend retentir.
» J'étois déja prêt à partir,
» Quand j'ai su ton malheur que mon âme partage.

ADMÈTE.

Je ne reverrai plus les yeux qui m'ont charmé.
Alceste meurt pour moi par un amour extrême.
J'ai perdu la beauté que j'aime
Pour avoir été trop aimé.

ALCIDE.

J'aime Alceste ; il est tems de ne plus m'en défendre.

ADMÈTE.

» Vous l'aimez ! Que viens-je d'entendre ?

ALCIDE.

» Pour servir la gloire et l'amour

» Un grand cœur doit tout entreprendre.
» Alceste reverra le jour.
J'irai jusqu'au sombre séjour
Forcer la Mort à me la rendre.

ADMÈTE.

» Allez; descendez aux Enfers.
» Pourquoi le sang des dieux peut-il seul y descendre?
» Allez; descendez aux Enfers,
» Dussé-je vous céder la beauté que je perds.

ALCIDE,

avec chaleur.

» Pourrois-tu te résoudre à cet effort suprême?

ADMÈTE,

dans le plus grand trouble.

» Qu'ai-je dit? Ah! quel trouble égare mes esprits!
» Mais allez; n'importe à quel prix,
» Rendez la vie à ce que j'aime.
Allez, allez; ne tardez pas;
Arrachez Alceste au trépas.

ADMÈTE, CÉPHISE, CLÉANTHE, LE CHŒUR.

Allez, allez; ne tardez pas;
Arrachez Alceste au trépas.

ADMÈTE.

» Rendez la vie à ce que j'aime.

Tous les personnages environnent Alcide, et le conduisent hors de la scène.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

Le théâtre représente le fleuve Achéron.

SCÈNE PREMIÈRE.

CARON, OMBRES.

CARON,

dans sa barque.

IL faut passer tôt ou tard,
Il faut passer dans ma barque ;
On y vient jeune, ou vieillard,
Ainsi qu'il plaît à la Parque;
On y reçoit sans égard
Le berger et le monarque.

Vous qui voulez passer, venez, Mânes errans;
Venez; avancez, tristes Ombres;
Payez le tribut que je prends,

Ou retournez errer sur les rivages sombres.

Caron reçoit dans sa barque les Ombres qui paient, et repousse les autres.

SCÈNE II.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, ALCIDE.

ALCIDE,

aux Ombres qui sont dans la barque.

» SORTEZ, et de Caron attendez le retour.

Les Ombres effrayées s'enfuient. Alcide entre dans la barque.

CARON.

» Mortel, qui que tu sois, fuis loin de ce séjour,
» Ou Pluton irrité punira ton audace.

ALCIDE.

» Caron, je brave ta menace.
» Allons, rame ; obéis. La route de l'Enfer
» Doit s'ouvrir sous les pas du fils de Jupiter.

Caron conduit Alcide sur l'Achéron.

SCÈNE III.

Le théâtre change. Il représente le palais de Pluton et les Champs élisées dans le lointain.

PLUTON, PROSERPINE, SUIVANS DE PLUTON, OMBRE D'ALCESTE, OMBRES HEUREUSES.

PLUTON,

sur son trône à côté de Proserpine, s'adressant à l'Ombre d'Alceste.

REÇOIS le juste prix de ton amour fidèle;
Alceste, que ton sort soit heureux à jamais.
Goûte la douceur éternelle
D'une profonde paix.

SUIVANS DE PLUTON.

Goûte la douceur éternelle
D'une profonde paix.

PROSERPINE.

L'épouse de Pluton te retient auprès d'elle
» Pour embellir sa Cour, et charmer ses loisirs.

PLUTON, PROSERPINE.

En faveur d'une Ombre si belle,
» Que ce jour fortuné se consacre aux plaisirs.

La suite de Pluton célèbre par une danse générale l'arrivée d'Alceste dans les Enfers.

SUIVANS DE PLUTON.

Tout mortel doit ici paroître.
On ne peut naître
Que pour mourir.
Qui cherche à vivre
Cherche à souffrir.
De cent maux le trépas délivre.
Venez tous sur nos sombres bords.
Le repos qu'on desire
Ne tient son empire
Que dans le séjour des morts.
Chacun vient ici-bas prendre place.
Sans cesse on y passe;
Jamais on n'en sort.
C'est pour tous une loi nécessaire.
L'effort qu'on peut faire
N'est qu'un vain effort.

Est-on sage
De fuir ce passage ?
C'est un orage
Qui mène au port.
Tous les charmes,
Plaintes, cris, larmes,
Tout est sans armes
Contre la Mort.

Les suivans de Pluton mènent l'Ombre d'Alceste parmi les Ombres heureuses qui viennent au devant d'elle.

DEUX OMBRES.

» Nous n'éprouvons dans cet asyle
» Ni la crainte, ni les regrets,
» Et l'espérance est inutile
» A des cœurs toujours satisfaits.
» Sur des fleurs, sous de verts feuillages
» Nous voyons toujours le printems.
» Ainsi que lui, dans nos bocages
» Les plaisirs sont purs et constans.

» Nous n'éprouvons dans cet asyle

» Ni la crainte, ni les regrets,
» Et l'espérance est inutile
» A des cœurs toujours satisfaits.

Danse voluptueuse des Ombres. Cette danse est interrompue par le chœur suivant.

SCÈNE IV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, DIVINITÉS INFERNALES.

CHŒUR DE DÉMONS,

qu'on ne voit point, et dont les voix partent du côté gauche du théâtre.

» AH! quelle audace!
» Vengeons l'Enfer!
» Non, non, point de grace
» Au fils de Jupiter!
» Qu'on le saisisse!
» Qu'il périsse!
» Vengeons l'Enfer!

Pendant ce chœur, les Ombres et les suivans de Pluton s'approchent d'abord du côté d'où il se fait entendre, s'arrêtent, et se retirent ensuite, les Ombres vers les Champs élisées, les suivans de Pluton auprès de son trône pour le défendre, tous avec de vives marques d'effroi.

PLUTON,

à ses suivans.

» Allez servir ma colère ;

» Enchaînez un téméraire.

Les suivans de Pluton font tous un mouvement en avant, sont arrêtés par les démons qui fuient devant Alcide, et se réfugient auprès du trône de Pluton.

SCÈNE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, DIVINITÉS INFERNALES, ALCIDE.

CHŒUR DE DÉMONS,
fuyant devant Alcide.

» QUELS horribles coups!
» Fuyons, fuyons tous!

ALCIDE,
poursuivant les démons, et se retournant vers les Furies qui le suivent.

» Vous voulez vainement me fermer ce passage.

PLUTON.

» Malheureux! où t'emporte un aveugle courage?
» Pourquoi viens-tu troubler le repos de ces lieux?

ALCIDE.

Je suis né pour dompter la rage
Des monstres les plus furieux.

PLUTON.

Est-ce le dieu jaloux qui lance le tonnerre,

Qui t'oblige à porter la guerre
Jusqu'au centre de l'univers?
Il tient sous son pouvoir, et le Ciel, et la Terre;
Veut-il encor ravir l'empire des Enfers?

ALCIDE.

Non, Pluton. Règne en paix; jouis de ton partage.
Je viens chercher Alceste dans ta Cour.
Permets que je la rende au jour.
Je ne veux point d'autre avantage.
Si c'est te faire outrage
» De forcer l'infernal séjour,
Pardonne à mon courage,
Et fais grace à l'amour.

PROSERPINE.

Un grand cœur peut tout, quand il aime;
Tout doit céder à son effort.
C'est un arrêt du sort.
Il faut que l'amour extrême
Soit plus fort
Que la Mort.

PLUTON.

Les Enfers, Pluton lui-même,

Tout doit en être d'accord.
Il faut que l'amour extrême
Soit plus fort
Que la Mort.

SUIVANS DE PLUTON.

Il faut que l'amour extrême
Soit plus fort
Que la Mort.

PLUTON.

Que pour revoir le jour l'Ombre d'Alceste sorte.

L'Ombre d'Alceste s'avance.

A Alceste et Alcide.

Placez-vous dans mon char, et quittez les Enfers.

Le char de Pluton paroît.

Qu'au gré de vos vœux il vous porte ;
Partez ; les chemins sont ouverts.

Alcide et Alceste, après s'être prosternés devant Pluton et Proserpine, se placent dans le char, et ce char les enlève sous la conduite d'une troupe volante de suivans de Pluton.

SUIVANS DE PLUTON.

Un grand cœur peut tout, quand il aime.

Il faut que l'amour extrême
Soit plus fort
Que la Mort.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

Le théâtre représente dans le fond un arc de triomphe au milieu de deux amphithéâtres. Un des côtés représente une caverne, et l'autre le jardin des Hespérides. Tout est ainsi disposé dans une place de la ville d'Yolcos pour recevoir Alcide triomphant des Enfers.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADMÈTE.

» Je puis donc bientôt voir encore
» L'objet, le tendre objet dont mon cœur est épris!
» Voir Alceste! Mais à quel prix?
» O sacrifice que j'abhorre!

» Quel engagement inhumain!
» De quel droit, épouse chérie,

» Pour te rappeler à la vie,
» Céder, et ton cœur, et ta main?

» Je l'ai fait cependant, et tu dois y souscrire.
» Mais à peine l'Enfer t'aura rendue au jour,
» Que, victime à-la-fois du Sort et de l'Amour,
» Ton malheureux époux expire.

» Viens encore enchanter mes yeux;
» Quitte, quitte les sombres rives;
» Je meurs sans me plaindre des Cieux,
» Alceste, pourvu que tu vives.
» Amour, arrache de son cœur
» Le souvenir de notre flâme;
» Occupe-toi de son bonheur,
» Et laisse tes maux dans mon âme.

SCÈNE II.

ADMÈTE, PEUPLES DE LA GRÈCE.

LE CHŒUR,

dans le fond du théâtre, et paroissant près de l'arc de triomphe.

ALCIDE est vainqueur du trépas;
L'Enfer ne lui résiste pas!
» Il triomphe; Alceste est vivante.
Que chacun chante:
Alcide est vainqueur du trépas;
L'Enfer ne lui résiste pas!

ADMÈTE,

sur le devant de la scène.

» Qu'entends-je? Alceste va paroître,
» Et mon cœur ne ressent qu'un douloureux effroi!
» Alceste, hélas! vient de renaître,
» Et ce n'est pas pour moi!
Ah! du moins cachons ma tristesse.
Alceste dans ces lieux ramène les plaisirs;

Je dois rougir de ma foiblesse.
Quelle honte à mon cœur de mêler des soupirs
Avec tant de cris d'alégresse !

SCÈNE III.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, ALCESTE, ALCIDE.

LE CHŒUR,

autour d'Alcide et d'Alceste au fond du théâtre.

ALCIDE est vainqueur du trépas;
L'Enfer ne lui résiste pas!
» Il triomphe; Alceste est vivante.
Que chacun chante:
Alcide est vainqueur du trépas;
L'Enfer ne lui résiste pas!

ALCIDE,

montrant Alceste aux Grecs qui l'environnent.

Pour une si belle victoire
Peut-on avoir trop entrepris?
Qu'il est charmant de courir à la gloire,
Lorsque l'Amour en doit donner le prix!
Alcide s'avance vers Admète.
» Admète, il m'est affreux d'affliger ta tendresse.

» Ah ! pardonne à l'amour, pardonne à son ivresse.

ADMÈTE.

» Rassurez-vous, seigneur ;
» Ma fatale promesse
» Ne fera pas long-tems le tourment de mon cœur.

ALCIDE,

après avoir laissé échapper quelques signes de douleur, s'avançant vers Alceste.

» Belle Alceste, occupez mon âme toute entière.
» Mais songez, songez bien, en voyant la lumière,
» Que vos tendres soupirs sont dus à mon ardeur.
Vous détournez les yeux ! Je vous trouve insensible !
Admète jouit seul de ces regards si doux !

ALCESTE.

Je fais ce qui m'est possible
Pour ne regarder que vous.
» Mais devez-vous régner sur mon âme asservie
» Pour m'avoir ramenée au jour ?
Pouvois-je reprendre la vie,
Sans reprendre aussi mon amour ?

ALCIDE.

» Je tiens de ce héros, vous le savez, Alceste,

» Les droits qu'il eut sur vous.

ALCESTE,

à Admète.

Qu'avez-vous fait? Hélas!

ADMÈTE.

Alcide pouvoit seul vous ravir au trépas.

ALCESTE.

» Falloit-il écouter un désespoir funeste?

ADMÈTE.

» Quand je perds vos appas, mon bonheur, votre foi,
» Alceste, voulez-vous augmenter mon supplice?
» Falloit-il, en mourant pour moi,
» Prescrire à mon amour cet affreux sacrifice?

ALCIDE.

» Mais quel obstacle encor s'oppose à mes desirs?
Est-ce ainsi qu'on me tient parole?

ADMÈTE.

Pardonnez aux derniers soupirs
D'un malheureux amour qu'il faut qu'on vous immole.
» Alceste, le devoir fait entendre sa voix.
» Il faut nous séparer, il faut que je vous fuie.
» Adieu... Vivez... Adieu... Je renonce à la vie.

» Adieu pour la dernière fois.

Admète s'éloigne. Alceste, qui étoit appuyée à un côté du théâtre, avec les signes d'une douleur profonde, demeure dans la même situation. Alcide vole après Admète, et le ramène vers Alceste.

ALCIDE,

aux deux époux.

Non, non, vous ne devez pas croire
Qu'un vainqueur des tyrans soit tyran à son tour.
Sur l'Enfer, sur la Mort j'emporte la victoire.
Rien ne manque plus à ma gloire;
Je triomphe enfin de l'Amour.

Alcide unit les mains des deux époux.

ADMÈTE, ALCESTE, LE CHŒUR.

Quelle gloire extrême!
Quel sublime effort!
Le vainqueur de la Mort
Triomphe de lui-même.

TRIO.

ALCESTE, ADMÈTE.

» Ah! que le pouvoir des bienfaits
» Est doux pour un cœur sensible!

ALCIDE.

» Non, je ne remportai jamais
» De victoire si pénible.

ALCESTE, ADMÈTE.

» Il n'est plus de bonheur pour nous,
» Si votre cœur ne le partage.

ALCIDE.

» Puis-je être moins heureux que vous?
» Votre bonheur est mon ouvrage.

ALCIDE, ALCESTE, ADMÈTE.

» Que notre sort soit à jamais lié
» Par l'amour, ou par l'amitié.

ADMÈTE,

aux Grecs.

» Célébrez à l'envi l'éclatante victoire
» Qui ramène Alceste en ces lieux.
» Que chaque année ainsi rappelle la mémoire
» Du double laurier dont la gloire
» Vient de parer le fils du plus puissant des dieux.

SCÈNE DERNIÈRE.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, DAMES, GUERRIERS, LUTTEURS.

Les dames thessaliennes viennent présenter à Alcide une couronne de laurier, et cette action se termine par une danse de lutteurs.

On entend un bruit formidable.

Un lutteur, sous la figure du géant Antée, sort de la caverne qui est à un des côtés de la scène. La troupe des lutteurs se retire au fond du théâtre. Un d'eux, vêtu comme Alcide, marche au géant, l'attaque, le renverse, et l'étouffe.

Le vainqueur attaque le dragon qui veille sur le jardin des Hespérides, et enlève les pommes d'or qu'il porte à Alceste.

LE CHŒUR.

Triomphez, généreux Alcide.
Aimez en paix, heureux époux.
Que toujours la gloire vous guide.

Que sans cesse l'amour vous guide.
Jouissez à jamais des honneurs les plus doux.
Jouissez à jamais des plaisirs les plus doux.
Triomphez, généreux Alcide.
Aimez en paix, heureux époux.

Danse de dames et de guerriers.

A la fin de cette danse, le fond du théâtre change, et représente sur une toile l'olympe où les dieux réunis reçoivent Alcide parmi eux, et l'unissent avec Hébé. C'est son apothéose anticipée. Sur les dernières mesures de la danse, les guerriers et les dames se rangent des deux côtés du théâtre, et montrent à Alcide la gloire qui l'attend. Il se lève, et s'avance vers eux pour leur témoigner toute sa sensibilité.

FIN.

Nota. J'ai osé terminer le ballet de Quinault par la représentation de deux des travaux d'Alcide, la mort d'Antée, et celle du dragon du jardin des Hespérides, et par l'apothéose du vainqueur, dans l'objet de le rendre heureux du côté de l'amour-propre, comme le sont Admète et Alceste par leur amour couronné. Ce spectacle

si magnifique sans doute, ce spectacle si intéressant, et peut-être très-placé, mais peut-être aussi un peu cher, pourroit se supprimer, et alors le divertissement consisteroit seulement dans le couronnement d'Alcide par les dames, dans les jeux des lutteurs, et les danses des dames et des guerriers.



TABLE
DES MATIÉRES

contenues dans ce deuxième volume.

Fin de la Table du Tome II.

